

Le couteau sans lame

et autres histoires
délirantes



Nouvelles

JPM

© JPM@FNAC.NET - 1994

LE COUTEAU SANS LAME	3
3D	40
CABEAR	44
L'OBJET COMPLEXE	56
SONGE	60
LE FRUIT	71
A L'HYPOTHETIQUE TERME	75
FRUSTRATION	80

Le couteau sans lame¹

- Merde, merde, merde, merde, merde !

- Que t'arrive-t-il ?

- Le dossier Castor ! Je ne le retrouve pas ! Merde ! Et Monsieur Castor qui vient en fin de matinée pour sa demande de crédit !

Il le regardait d'un air amusé, lui, tournoyant, soulevant tout dossier à sa portée, ouvrant tiroirs et portes de placard, et recommençant ces inspections dans un ballet incessant, lui, si calme d'habitude, qui perdait son flegme pour un dossier, lui enfin qui n'avait jamais paru si excité... Il l'interpella :

- Du calme ! Tu as bien regardé sur ton bureau ?

- Mille fois !

Marc avait répondu le nez dans la corbeille de papiers... Il volait de place en place, soulevait des poussières de documents et modifiait l'ordonnancement des choses ; il allait, venait, virevoltait, toujours déçu par ses recherches ; il courait d'un endroit à l'autre alors que son regard, qui ignorait ce que faisaient ses mains, allait d'un endroit à un envers... Sa nervosité prenait de l'ampleur et devenait apparente : elle se dessinait sur son visage qui rougissait et blanchissait sous les afflux et reflux d'un sang à la circulation mal maîtrisée par un cerveau aveuglé de stress. Enfin, vaincu par l'évidence

¹ Couteau sans lame auquel il manque le manche : Georg Christoph Lichtenberg

de ses vaines recherches, il se planta devant André, son collègue, et il redressa son dos voûté d'années de siège, comme pour éviter toute contradiction, comme pour signifier qu'un refus serait lourd de conséquences. Mais l'effet était bizarre, surnaturel, à la limite du comique. il se donnait par cette posture baroque une intensité dramatique étrange et déplacée :

- Je l'ai oublié chez moi ! Je l'ai étudié chez moi hier soir. La demande de crédit de Monsieur Castor posait certains problèmes qu'il fallait que j'étudie absolument...

Marc, après être resté raide comme un gamin interrogé en classe, allait et venait à présent, soucieux de son futur. Il se construisait un visage apeuré et il dit, d'un ton effaré :

- Monsieur Castor vient en fin de matinée ; il faut absolument que je récupère son dossier ! Tu me remplaces, je retourne chez moi chercher le dossier. J'en ai pour moins d'une heure...

- Ne t'en fais pas : je surveille la boutique !

- Merci... Je serai de retour vers dix heures.

- Tu ne téléphones pas à ta femme avant de partir ?

- Pourquoi donc ?

Les yeux d'André pétillaient de malice et un sourire malin s'esquissa sur son visage alors qu'il répondit :

- Ce n'est pas prudent et extrêmement grossier. Un peu de décence, que diable ! Pense combien il est déplaisant de surprendre sa femme avec son amant. Il faut savoir être galant pour s'éviter de désagréables surprises ! Tu téléphones, tu préviens que tu arrives, ainsi tu laisses à l'amant le temps de partir et à ta femme le soin de t'accueillir comme il se doit : pas de risque de scène de ménage, pas de situation délicate à gérer... Tout va

bien. Tu ne sais rien, tu ne vois rien, tu as l'esprit tranquille des hommes heureux en ménage ! Tu es comblé avec ta femme : pourquoi tout gâcher d'une maladresse facile à éviter ?

André pouffait entre chaque tirade lancée d'un ton ironique. Etalé sur son fauteuil, il avait posé négligemment les pieds sur un tiroir entrouvert de son bureau. Marc haussa les épaules avec dédain :

- Quel imbécile ! Bon, j'y vais. Surtout, ne t'étrangle pas de rire...

En ouvrant la porte, Marc esquissa un léger sourire pour lui-même en pensant à cet imbécile qui ne croyait pas si bien dire.

C'était un grand jour pour lui, c'était LE JOUR ! Il avait quitté le bureau depuis moins de cinq minutes qu'il était déjà dans la voiture et que le moteur ronronnait - mais avec moins de plaisir que son coeur. Son coeur à lui aussi ronronnait, il tapait une cadence folle et il s'emballait plus vite que la voiture n'accélérait.

Au premier feu rouge, il sortit de sous son siège un dossier nommé, en gros caractères rouges, en lettres à peine capitales : "Dossier Castor". Il y jeta un oeil distrait et amusé avant de le placer avec précipitation dans son porte-documents au moment où il lui fallait repartir. Il conduisait en douceur, d'une prudence inhabituelle : c'était SON jour, avec un grand J, et il ne devait rien arriver de fâcheux sur le parcours qui le menait à la maison. Tout devait se dérouler comme il l'avait prévu, il n'avait pour cela négligé aucun détail. Il avait pris un prétexte quelconque pour rentrer chez lui à

l'improviste, mais ce prétexte ne devait pas être quelconque : il ne fallait pas que sa femme puisse se douter un instant qu'il viendrait. Le dossier oublié était dans la voiture, tel qu'il l'avait décidé. Il ne pouvait pas prendre le risque qu'elle le trouve à la maison, il ne pouvait pas accepter qu'elle puisse croire, ne serait-ce que d'une manière fugitive, ou par cet incroyable instinct féminin, que lui, Marc, son mari, puisse revenir dans la matinée. Tout était prêt, les images de ce qu'il ferait aussitôt chez lui étaient imprégnées au plus profond de son cerveau et elles se déroulaient inlassablement, toujours plus précises, toujours plus nettes à ses yeux. Ce film personnel et vital, il l'avait créé, imaginé depuis des jours et des semaines. Il en avait conçu les moindres détails, les plus infimes dialogues, même ceux qu'on n'exprime plus avec des mots, mais avec une expression, un regard évocateur, une mèche subtile de rébellion, un geste lourd de sens... Tout était prêt, les objets à leur place, les êtres à leur destinée, et les situations en ordre. Il avait tout préparé, mis les cartouches dans le fusil, justifié son absence en cours de matinée, occuré l'événement - sa mauvaise fortune - et jeté les dés pipés. Il lui fallait un alibi, il l'avait ; il voulait une victime, il l'aurait ; une arme serait nécessaire, son fusil de ball-trap accroché dans le salon ferait l'affaire...

Il méditait sur son alibi et il finit par éclater d'un rire amer expiatoire. Il songea alors au juge, empreint de mansuétude devant son douloureux visage accablé d'un juste désarroi : comment ne pas accorder sa clémence à un pauvre homme aveuglé d'une folie fugace à la vue de cette ignominieuse forfaiture qui souillait son honneur d'homme et de mari ? Il restait une condition

essentielle : la surprise du mari trompé. En effet, qui accorderait une seule circonstance atténuante à un crime prémédité ? Alors qu'un crime passionnel...

Il faisait une chaleur torride dès le matin en cette magnifique journée d'été et les grosses gouttes de sueur qui perlaient sur tout son corps avaient la triple origine du cumul de la canicule annoncée, de l'effort à grimper les escaliers, et de la tension qui croissait à l'approche de l'acmé fatidique. Ces marches qui le menaient au troisième étage de l'immeuble, à son appartement, il les montait avec une certaine jouissance, un ravissement non dissimulé ; il grimpait tout en douceur, sans bruit, par à-coups - ces petits bonds successifs dans le sens de sa délivrance -, et il haletait aux aguets à chaque pause. Sa tête était emplie de ce qu'il faisait, et uniquement de ce qu'il faisait : tout son être était abandonné à son effort, ce but proche qui inhibait tout le reste, qui ne faisait du monde que son monde, qui centrait tout sur lui et le défiait.

Enfin, au point culminant de son but, il pénétra dans l'appartement avec une violence contenue. La porte s'était ouverte sans difficulté d'une manière molle et feutrée ; il n'y eut aucun obstacle, aucune serrure ou verrou qu'il eut fallu forcer sans heurt. Il était d'une rougeur extrême après cet effort et la sueur qui jaillissait de son corps l'inquiétait par son crépitement sur le carrelage. Il marqua une pause pour remettre de l'ordre dans ses idées et recouvrer la maîtrise de soi pour pouvoir poursuivre au mieux vers l'instant fatal. Il s'était imposé d'être en pleine possession de tous ses

moyens physiques et mentaux pour décharger son fusil à coup sûr en profitant, exalté, de ce moment d'explosion finale. Il entrevoyait cette scène comme une apothéose après avoir longtemps entretenu cette vengeance qui devait lui apporter une juste délivrance et, il en était persuadé, un moment de bonheur ineffable.

Il les entendait dans la chambre tout à côté, chuchotants et riant, sourds d'amour. Cependant, sans hâte maladroite, il suivit méthodiquement le plan préconçu. Il alla au salon où il sortit le fameux dossier de son porte-documents pour le poser sur la petite table centrale et le dissimuler sous les quelques revues féminines abandonnées là. Ce premier point de son alibi confirmé, son porte-documents sous le bras, il s'approcha de la porte de la chambre pour s'assurer du flagrant délit. La porte était entrouverte et il vit la pièce baignée du soleil matinal qui pénétrait à flots par la fenêtre aux battants écartés. Il vit sa femme et son amant étendus, nus sur le lit, prenant successivement des positions univoques qui ne laissaient aucun doute sur leurs ébats. Sa mine rougeaude grimaçait d'un déplaisir pourtant annoncé.

En effet, il le savait, depuis plusieurs semaines, qu'elle le trompait. Le premier doute lui était venu au printemps, alors qu'en pleine nuit elle avait crié un prénom qu'il ne pouvait attribuer à personne de sa connaissance. Ce nom, elle l'avait clamé dans son sommeil, le réveillant, lui, l'obligeant à écouter deux fois encore ce prénom qui allait devenir sa hantise, son tourment, ce prénom qui ne pourrait plus évoquer en lui que haine et sentiment d'infamie. Elle l'avait répété, dans un cri de plaisir, plein d'une ferveur passionnée,

puis d'une manière qu'il jugea immonde, susurrée d'un mysticisme qu'il n'avait jamais reçu, même au plus fort de leurs amours ; elle était retombée ensuite dans un bienheureux et profond sommeil qui ne fut plus troublé par le moindre sursaut jusqu'au petit jour. Quant à lui, il était resté ainsi, toute la nuit, assis sur le lit, l'esprit empli de ténébreuses pensées, la regardant dormir... Et il s'était levé avant que le réveil ne sonnât, avant que ses yeux ne découvrirent son regard, pour passer dans la salle de bain effacer sa mauvaise nuit, et si possible son amertume...

Lorsque ce même matin, au cours du petit déjeuner, il lui avait demandé si elle connaissait une personne portant ce prénom maudit, elle s'était détournée pour plonger dans le réfrigérateur à la recherche d'un argument inexistant; elle avait éludé la question, elle avait fermé son esprit à l'investigation, mais trop tard : il l'avait vue rougir et avait remarqué cet embarras dénonciateur qu'elle reportait sur la recherche vaine de confitures.

A présent, il l'entendait à nouveau ce prénom injurieux ; elle le répétait et le répétait, sans pudeur, sur tous les tons qu'autorise l'amour, comme pour le narguer et le noyer d'opprobre. Il les regardait fixement, paralysé de souvenirs malsains. Sa tempe battante faisait affluer le sang sous forme de vagues de tempête qui fouettaient son amertume jusqu'à faire éclater sa mémoire tourmentée par son obsession contenue.

Il avait fini par savoir qui était ce rival, à force d'investigations personnelles ! Il n'avait eu nul besoin de détectives, il avait mené son enquête seul, comme un professionnel, et il s'en félicitait. En effet, si quelqu'un lui avait appris son infortune conjugale, comment

aurait-il pu préparer ce qu'il allait accomplir aujourd'hui ? Comment aurait-il pu tuer impunément, certain de la clémence de la justice ? Il avait procédé avec méthode, il avait détourné le courrier pour l'examiner et le rendre sans trace de son inspection, il avait surveillé son appartement des journées entières, profitant de congés à l'insu de sa femme ; il s'était rendu au travail normalement en voiture, puis il avait laissé sa voiture comme d'habitude devant la banque pour revenir en bus, de façon anonyme ; il ne fallait pas que, lorsqu'elle sortait, elle puisse apercevoir leur voiture cachée au coin d'une rue. Il avait toutefois supporté un risque : elle aurait pu téléphoner à son agence, mais comme elle ne l'avait jamais fait dans le passé, il avait estimé le risque minime - soulagé, il avait constaté que le temps et les événements lui avaient donné raison. Il s'était procuré un micro-espion pour les écoutes téléphoniques et il avait acheté un scooter pour pouvoir la suivre, méconnaissable sous son casque. Pendant deux semaines, il avait surveillé toutes ses allées et venues, les gens qui entraient et sortaient de l'immeuble, les coups de téléphone qu'elle donnait et recevait, et, sans grande difficulté, il avait fini par découvrir, effondré et désespéré, l'identité du Don Juan qui l'avait conquise. Un jeune homme de bonne famille, assez fortuné, belle gueule, avait créé son infortune ; évidemment, il souffrait la différence, il ne possédait pas la moitié de tous ces attraits ! Il se savait battu d'avance, il savait qu'il ne pourrait reconquérir le coeur de sa femme face à cet amant aux multiples qualités ; il n'avait rien dit, il avait repris son travail et sa vie normalement, à peine plus attentif à sa femme, peut-être, sans en avoir vraiment conscience, un peu plus

affectueux... Et le temps passait sans changement notable d'attitude, de qui que ce soit, lui ou elle, sans qu'il osa aborder le sujet de ses préoccupations. Il savait qu'ils se voyaient toujours, elle toujours plus belle ; il sentait dans ses changements infimes la présence de l'autre autour d'elle, et il attendait le moment fatidique, l'instant maudit où elle se dévoilerait pour le quitter. Les jours et les semaines s'étaient égrainés, identiques les uns et les unes après les autres.

Il ne pouvait plus supporter ce mensonge constant, cette épée de Damoclès au-dessus de son couple, et par là, de son coeur. Ce silence méprisant l'agaçait : pourquoi n'avait-elle pas demandé le divorce ? Le peu de biens qu'ils possédaient était négligeable face à la fortune de son méprisable amant. Bien sûr, il avait appris que lui aussi était marié, mais ses biens, il ne les devait pas à sa femme, alors ? Il ne comprenait pas : était-ce pour eux un jeu sans lendemain, ou une manière érotique de jouer avec le feu ?

Marc ferma les yeux avec un soupir retenu ; il rejeta ainsi toutes ses questions, tous ses doutes, pour ne garder que ses certitudes. En effaçant de son regard ces amants adultères, il coupait court aux envahissements de sa mémoire et se remettait dans le chemin qu'il s'était tracé : il allait tuer ! Il reprenait son scénario en retournant en silence chercher le fusil qu'il savait chargé. De peur du bruit, il ne vérifia point que les cartouches étaient en place ; il se savait, quoiqu'il arrive, assez rapide pour aller le charger avant qu'ils n'aient pu réagir. Le moment ultime était venu : blanc d'une colère méthodiquement accumulée, il n'hésita pas un instant devant la porte de la chambre qu'il ouvrit d'un violent coup de pied, si impétueux qu'elle faillît le

déséquilibrer en retour par le rebond. Il cria son amertume et lança avec rage son porte-documents devant lui : sa femme se jeta en hurlant dans les bras de son amant, ils frissonnaient tous les deux, bien que dégoulinants de sueur. Marc fut brièvement pris d'une nervosité maladroite qu'il évacua en épaulant son fusil. Il se sentait le maître absolu, le demi-dieu qui décide de vie et de mort ; il regardait satisfait, presque joyeux, les quatre yeux qui fixaient horrifiés son arme. Il ajusta la mire sur le thorax de l'amant de sa femme pour le toucher à coup sûr ; à une si faible portée, la mort serait certaine ; sa femme serait peut-être blessée, peut-être tuée elle aussi, mais il avait jugé son sort sans importance. Son doigt ne trembla pas lorsqu'il pressa la détente...

Ils avaient tous les trois sursauté au moment de la déflagration. Après un moment d'hébétude, un sourire se dessina sur le couple fautif lorsqu'ils décrispèrent leurs paupières pour oser regarder leur avenir. Le large sourire qui s'était épanoui sur le visage de l'amant se changea subitement en un rire nerveux qui devint vite un rire moqueur. Ils s'embrassèrent, heureux d'être encore en vie, ravis de l'issue fatale inattendue, cependant effrayés au fond d'eux-mêmes.

Marc ne comprenait pas ; il était là, il les voyait, mais d'une façon étrange, il les entendait, mais d'une sonorité bizarre, et ils disaient qu'il était mort. D'ailleurs, il sentait très bien que sa tête était en bouillie, avec son visage à moitié arraché par l'explosion de la culasse du fusil, et il percevait très bien que son sang avait fini de couler, tari par la baisse de pression cardiaque.

Marc se trouvait tout hébété devant l'immense corpulence de Lamort. Elle correspondait bien aux descriptions qu'il avait pu lire de son vivant ; cela lui paraissait tout à fait normal : il pensait aux récits de tous ceux qui avaient vu Lamort de près, ou même de ceux qui l'avaient juste frôlée. Il la toisa : Lamort mesurait bien 1m92, voire 1m93 si on comptait la faux. Son squelette cadavérique était à peine visible, tout enveloppé d'une immense draperie noire posée avec élégance pour l'encapuchonner, et les os, de conception blancs immaculés, saillaient pour tenir la faux et un langage gestuel aux élans sauvages volontairement dramatiques. Sa faux était sanguinolente d'un liquide rouge ressemblant, dans la pénombre où ils évoluaient sur place, à du sang sec coagulé.

Ce fut d'une voix caverneuse mais non gutturale, et pour cause, que Lamort s'adressa à Marc :

- Ton temps sur terre s'achève ; suis-moi !
- Vous voulez dire que mon heure est venue ?
- Oui. Allons. En route.
- Je suis donc mort ? Pour de vrai ?
- Me prendrais-tu pour un infirmier à bord d'une ambulance ?

Cette plaisanterie fit naître sur son faciès commun le rictus caractéristique des dents sans lèvres ni joues (Ce que chacun peut constater ici, c'est que Lamort ne manque pas d'humour sous ses airs austères). Lamort continua, sans desserrer les dents, toujours sur la même mélodie :

- Voilà, c'est ici : prends ta file...
- Mais... Nous ne sommes pas encore partis et vous nous dites déjà arrivés ?

- Tu te crois sur terre ? Ici, le temps n'existe pas. Donc, la distance non plus.

Marc regarda la longue file de décédés devant lui :

- Il faut que je fasse la queue ?

- T'as compris, bonhomme !

- Mais vous avez dit que le temps n'existait pas ici ! Et la distance non plus ! Pourtant, quand on voit cette file mortelle...

- Commence pas à m'agacer, tu veux !

Avant que Marc n'ait pu dire un mot de plus, Lamort avait disparu et revenait avec une autre personne, puis une autre, et encore une autre... Si bien qu'en peu de temps (S'il était possible de parler de temps ici), Marc se trouva en crise au coeur d'une longue file qui ne semblait se mouvoir que par à-coups et dont il ne distinguait déjà plus la fin où continuait, pensait-il, à s'activer Lamort.

Les lieux où évoluait Marc, sans bouger, ou si peu, étaient baignés d'une pénombre grise illuminée par des coups d'éclair noir flamboyant qui éclataient d'une manière cyclique, à chaque fois que l'une des files se mettait en mouvement. Quatre files convergeaient vers une rivière, ou un lac, ou la mer ? Il était impossible de le dire, tant la pénombre était pesante et la brume légère mais épaisse. C'était un fin brouillard qui masquait la rive opposée, s'il y avait rive. Marc pouvait, avec quelque effort, distinguer de ses yeux morts des embarcations qui quittaient pleines cette rive-ci pour aller se perdre dans la brume ; mais elles ne se perdaient pas tout à fait, puisqu'elles revenaient à chaque fois, vides, et à chaque nouveau départ, un éclair noir éclatait sans bruit dans le ciel. Ces embarcations étaient au nombre de quatre, autant que

de files humaines. Hormis l'eau, la rive dessinée par cette même eau, les fantasques queues irréelles, et un sol tout aussi irréel, il n'y avait rien, rien de matériel, rien de ce qu'il est possible de nommer sur terre, rien d'un paysage où rattacher tout un langage concret de mots créés par l'homme pour le seul jeu de la description ; il n'y avait qu'un paysage de mort, avec des morts, comme il y sied.

Marc s'adressa à l'homme qui le précédait, un homme en armure rutilante de rouille, sans doute victime d'une agacerie sur les lieux d'une reconstitution historique :

- Excusez-moi...

L'autre ne se retournant pas, ignorant qu'on s'adressait à lui, ou plus simplement victime d'une surdité malade ou accidentelle, Marc attira son attention en tapotant sur son épaule sans éviter de le toucher et en réitérant son excuse :

- Excusez-moi...

L'autre se retourna :

- Est-ce bien vous, mécréant, qui attirez mon attention céans en tapotant sur mon épaule ?

- Oui-da. Excusez-moi...

- Ça fait trois fois !

- Quoi donc ?

- Ça fait trois fois que vous vous excusez; il suffit donc !

- Je vous demande pardon...

L'autre leva les yeux au ciel avec un soupir retenu.

- Tudieu ! Vas-tu arrêter et me dire ce que tu veux !

- Eh...

- Hé bien ?

- Heu...

- Alors ?

- Je ne sais plus...

- Bigre !

- Je suis navré, mais tout ce qui m'arrive est si inattendu... J'ai quelques difficultés à réaliser ; mais vous aussi, bien sûr ! Nous sommes tous dans le même cas !

- Moi, non.

- Tiens donc ? Vous n'êtes pas mort ?

- Ha ! Ha ! Bien évidemment, que je suis mort ! Que ferais-je en ces lieux si telle n'était pas ma condition ? Cependant, je ne suis pas perdu, mentalement j'entends. Je sais ce que je fais ici ; je sais pourquoi, comment, mais je ne sais pas ce qui m'arrivera et, ventrebleu, je m'en moque ! J'ai suffisamment vécu, avant et après ma mort, alors...

Un fou : Marc s'imagina être tombé, sans se faire mal, sur un fou, ce qui expliquerait l'accoutrement de bal masqué de "l'autre", comme il a été nommé jusqu'ici puisqu'il ne s'est pas encore présenté. Il entra dans son jeu, bien qu'il n'en connaissa pas la règle, plus pour s'occuper l'âme que pour l'aspect purement ludique de la conversation :

- Que faites-vous ici ?

- Ha ! Ha ! La queue, pardi !

- Je le vois bien, mais pourquoi ?

- Essayez de faire autrement !

Marc se bougea, essaya de marcher, de changer de direction, mais rien n'y faisait : tous ses mouvements ne l'amenaient qu'à pousser son prédécesseur.

- En effet, je n'y arrive pas. Mon corps n'obéit pas. Serait-ce ce qu'on appelle la raideur cadavérique ?

- Pardieu, non ! A part ici, je n'ai jamais vu un cadavre bouger de sa propre volonté.

- Mais ce n'est pas ma volonté que d'avancer dans cette file !

- Que vous disais-je ! Même ici le bon vouloir d'un mort n'est pas écouté !

- Comment êtes-vous arrivé ici ?

- Parbleu, comme tout le monde, par Lamort !

- Vous n'en savez donc pas plus que moi ?

- Oh ! Que si, beau jeune homme ! Et croyez-moi, si je dis "beau jeune homme", c'est parce que je me dispute avec la moitié gauche de votre visage... Pour parler franc, la moitié droite, où qu'elle soit, m'importe peu. Auriez-vous eu ce qu'on pourrait appeler un accident ?

Effrayé d'un souvenir proche, Marc porta la main au côté droit de sa tête. L'armure continuait de parler ; elle n'était audiblement pas intéressée par un semblant de réponse à son point d'interrogation :

- Sachez, chère demi-tête, que ce n'est pas la première fois que je me trouve ici, à suivre cette file de moutons humains. Apprenez donc que je suis mort il y a quelques siècles, combien exactement ? Je ne sais plus. Pour moi cela a si peu d'importance... J'ai vécu, et je prétends que je vis encore, malgré ce qu'en pensent et disent tous ces gens réputés vivants sur terre. Je m'y trouverais encore, sans bien avoir à me chercher, si Lamort n'était pas revenue me prendre. Elle m'a retrouvé ! La faute à tous ces faquins ! Ces imbéciles qui ne souhaitent que ma disparition ! Ces impertinents m'ont chassé, moi, maître de ces lieux depuis le départ sans retour de mon père pour les croisades ! Moi, qui ait fait la renommée du château à mille lieues alentours ! Qui peut prétendre avoir mieux hanté que moi ? J'ai effrayé des générations de domestiques et fait pâmé de jouissance moult dames de

noble naissance ! Ce sont les bourgeois, ces parvenus, ces arrivistes avant même de partir, qui m'ont fâché, mon bon monsieur ! Ils sont venus chez moi, dans mon antre, avec des idées du peuple, des volontés de changement là où l'immuable s'imposait, pour troubler ma quiétude par pure bassesse anti-aristocratique ! Je les hais et les maudis ! Puissent-ils geler en enfer !

- Que vous ont-ils donc fait ?

- Ces infâmes ont changé mes armoiries ! Ils m'ont brisé le coeur, d'un coup bas, en traître, dans l'écu. Sous prétexte de raviver les ornements, ils ont transformé la devise du clan des Mac "Fier et juste" en "Juste fier". Pour des économies de lettres, tout simplement pour réduire d'un "et" ! Lésiner sur le sucre, je veux bien l'accepter, mais se passer d'"e-t", c'est inadmissible ! Mon sang bleu, bien que n'abreuvant plus mon corps, n'a fait qu'un tour : je suis devenu le cauchemar de leurs nuits, le tourment de leurs vies. J'ai accompli tout ce qui est du ressort d'un fantôme. J'ai utilisé l'inquiétude du bruit, l'horreur des apparitions, les frissons du vent d'outre-tombe, et j'ai inventé les pires nausées qu'un être humain vivant puisse supporter.

- Ce qui a incité Lamort à venir vous chercher ?

- Parbleu, nenni ! Lamort ne décide rien. Elle n'exécute que sa tâche, pas les vivants. Elle est chargée d'amener ici ceux que le monde vivant chasse, et uniquement ceux-là.

- Tous les morts ne viennent pas ici ?

- Oh si ! Ils finissent tous par venir ici, mais c'est plus ou moins long. C'est une durée indéfinissable, les âmes des morts pouvant hanter les esprits pendant quelque temps avant que Lamort ne les emporte.

- C'était votre cas ?

- Ha ! Ha ! Non, vertubleu ! Je suis mort d'une façon trop violente et avant d'avoir suscité l'amour. Je n'ai pas eu droit à cette mi-temps sur le parcours du monde aux enfers ! Ce semble aussi être votre cas, oseriez-vous le nier ? Non, mon pauvre ami, j'ai bénéficié d'une erreur, comment dire ? D'un défaut de cette organisation posthume.

- Dites-moi ?

- Ha ! Ha ! Je vois que je vous intrigue, ou, plutôt, que je vous intéresse... Mais pas de fausse joie. Ce qui m'est arrivé n'arrive que très rarement; il faut avoir de la chance ; sera-ce votre cas ? Je ne sais pas ; attendez Lenabot.

- Le nabot ? Qui est-ce ?

- En voilà une question ! Je n'en sais rien ! Attendez-le ; il viendra peut-être ; vous verrez alors.

- C'est lui qui a changé votre condition en celle de fantôme ?

- Je ne dirais plus rien sur ce sujet ; je ne voudrais pas vous créer des envies inassouvissables.

- Me direz-vous alors comment vous, fantôme, êtes-vous revenu ici, dans cette file ?

- Sacrebleu ! De la plus infamante des façons : un exorcisme ! Un vieux curé de campagne a réussi à me chasser, moi ! Moi, dont le père a servi Dieu de la plus juste foi en donnant sa vie ! Quelle ignominie !

- En effet... Et vous revoici ici, dans cette file. La même ?

- Bien sûr, la même file ! Tudieu, on ne mélange pas les morts, ici ! Une queue par race, voilà la juste mesure ! Quoique j'eusse souhaité que pour la race blanche, il soit fait une scission entre la noblesse et la plèbe, cela dit sans vouloir vous froisser.

Marc examina d'un oeil, le gauche, la file de personnes qui le précédait et le suivait. Il regarda attentivement d'une façon distraite les autres files, et il ne put s'empêcher de faire part de sa réflexion :

- Sans vouloir vous contredire, il me semble qu'il y ait comme un petit mélange de race dans ces queues...

L'armure se tourna et se retourna, jusqu'à en perdre l'orientation. Enfin, pointée vers le nord magnétique, elle exhuma quelques paroles étranglées :

- Parbleu ! Tu as raison ! J'en suis complètement déboussolé ! Qu'est-ce donc que ce mélange ?

- Lamort ferait-elle des blagues ? Je l'ai trouvée assez joviale malgré son métier.

- Non. Ce n'est pas vraiment ce qu'on pourrait appeler une pince-sans-rire.

- Elle m'est apparue moins effrayante que toutes les descriptions qui en sont faites ; j'irais même jusqu'à la croire capable d'une pointe d'humour.

- Au bout de sa faux ? Non mais, tu as vu comme elle serre les dents quand elle parle ? Effrayant !

- Je crois qu'il serait plus terrifiant qu'elle desserre les dents en parlant...

- Ha ! Ha ! Parbleu, non, fils ! Crois-moi, moi qui ait exercé comme fantôme, je t'assure qu'une tête de mort qui articule sa mâchoire pour parler, ça ne fait pas peur, ça fait rire !

Marc ne l'écoutait plus, sauf d'une oreille distraite, la droite, celle qui était restée là-bas, il ne savait plus où. Il était subjugué par un type qui avançait dans sa direction à pas mesurés, à l'anglaise naturellement : en pouce et en pieds. Il l'entendait distinctement, de l'oreille gauche, celle qui ne s'était pas laissé distraire par le fusil, épeler les lettres de l'alphabet, puis des

signes de ponctuation. Après avoir crié "!", il s'arrêta pile à sa hauteur et il lui fit face :

- Vous êtes l' élu ! Félicitations ! Vous êtes celui qui pourra sortir de la file !

Eberlué, Marc toisa l'hurluberlu : un mètre, quatre-vingts-quatorze centimètres et neuf millimètres. Il fut surpris, mais une seule mesure suffit. De l'intérieur du heaume, une voix narquoise s'échappa :

- Tiens ! Revoilà Lenabot !

Le nouveau revenu ignore l'armure, sans mépris ni dédain, juste comme si elle n'était pas là, cette âme immatérielle à l'existence apparente. Marc s'interrogeait tout haut :

- Bon sang, qui arrive donc ?

- Il ne faut pas jurer ainsi ici, mon cher élu. Je vais vous donner quelque'explications ; vous entendrez, tout est simple. Etes-vous réceptif ?

- Que faire d'autre ? Je suis bloqué ici.

- Vous pourriez refuser de m'écouter...

- Bof.

- Vous voyez bien ! Que vous disais-je !

- Que je pourrais refuser de vous écouter.

Lenabot, ainsi que le nommait l'armure, faillit montrer une expression mêlée d'impatience, de réprobation, d'agacement, de désespoir, de tristesse, de lassitude, de découragement, de consternation et d'un zeste de citron. Il retint tout ceci à son grand soulagement en chassant la réplique d'un geste rapide de la main :

- Non, vous n'y êtes pas.

- Où suis-je donc ?

- Ecoutez-moi, il suffit. Cette file où vous êtes condamné, dans ce sens, vous mène vers l'Enfer ou vers le Paradis en passant par le purgatoire. Cependant, ce

n'est pas un état immuable. Il existe une alternative, offerte à une personne sur "!" dans chaque file.

- Pourquoi toutes ces files ?

- Une par continent, mais cessez de m'interrompre : l'histoire est simple, mais si vous me faites perdre le fil... C'est que j'ai d'autres clients ! Donc, chaque queue mène à une barge pour passer sur l'autre rive. Elle est remplie sur cette rive-ci, part débarquer son lot sur la terre promise, et revient vide pour un nouveau voyage. Cependant, il y a comme un défaut, c'est-à-dire que, à chaque fin d'embarquement, le champ divin qui vous maintient dans la file se rompt et permet à une personne et une seule de s'échapper, celle qui serait la première pour le prochain embarquement, c'est-à-dire VOUS !

Marc se remémorait les paroles de l'armure : "bénéficié d'une erreur, défaut de cette organisation posthume..."

- Comment pouvez-vous être sûr que ce sera moi ?

- Parce que cet embarquement-ci s'arrêtera juste devant vous. Je viens de le vérifier : j'ai épelé mon alphabet, consonnes et voyelles, et les signes de ponctuation sauf le point d'interrogation. Tout y est. Vous êtes le point d'exclamation, c'est donc vous. J'en suis certain.

- Mais ce ne serait pas plus facile de compter ?

Lenabot réfléchissait, perplexe.

- Mais vous avez raison ! Ce sera plus commode que d'omettre le point d'interrogation. J'ai été obligé de le supprimer, sinon ça n'allait pas !

- Mais utilisiez-vous le o-e collés ?

- Oui

- Le a-e collés ? Le o barré ?

- Non. Juste les signes français !

- Pourquoi pas anglais, danois ?

- Ça ? ? ? J'ai essayé toutes sortes de méthodes pour déterminer l' élu ! Je suis dément ! Nom de D...

- Il ne faut pas jurer comme ça ici, Lenabot.

C'était l'armure qui venait de parler. Elle poursuivit :

- Fais attention, petit, Lenabot est un suppôt de Satan. Je connais le refrain : il te dit qu'il a trouvé le défaut par hasard, qu'il veut rendre service aux esprits, que c'est par pur altruisme, mais ne le crois pas. Si tu t'échappes, fais-le en pleine conscience que tu hypothèques ton âme au Diable.

- Ne l'as-tu pas fait toi-même ?

- Bien sûr, et sans regret. Mais j'espérais ne pas avoir à tenir compagnie à Satan de sitôt.

Lenabot s'amusait beaucoup :

- Se faire piéger par un exorciste ! Grand dadais...

Lenabot se retourna vers Marc :

- Décidez-vous vite ; c'est bientôt votre tour !

- Pourquoi vous appelle-t-il nabot ?

- Mac ? Peut-être parce que je n'ai pas la même représentation pour tous ? Mais je pense que c'est son âge avancé qui le rend défaillant : Mac n'y voit plus très bien. C'est à cause de sa cataracte déformante qu'il a été exorcisé ; il croyait voir des changements partout et il a fini par exaspérer ses hôtes. Mais pensez à vous et laissez-le boudier : n'avez-vous pas envie de retourner sur terre ? Ne voudriez-vous pas hanter quelques mortels, ou assouvir une petite vengeance ? C'est tout ce que je vous offre. Il vous suffit de vous propulser sur la gauche à la fin de l'embarquement, à l'instant précis de l'éclair qui signifie la rupture du champ. Vous saurez y arriver ?

- N'ayez crainte, je vous suis. S'il y a moyen de sortir d'ici, je n'hésite pas !

- Voilà qui est bien parlé ! C'est bientôt à vous, attention !

En effet, Marc approchait de la rive où la barge s'était emplie. Des quelques places qui restaient, il n'en demeurait plus une seule lorsque Mac, dans un bruit effrayant de métal rouillé, s'installa. Un éclair sourd au bruit aveuglant signala la fin de l'embarquement et, au moment où le passeur donna une impulsion pour le départ du bac, Marc fit un bond sur le côté gauche, profitant ainsi de la fraction de seconde propice, de ce trou dans l'espace-temps de l'antichambre de la mort. Lenabot aida Marc à se relever et lui tendit ce que seuls les yeux inutiles d'un mort pouvaient voir : un couteau sans lame dépourvu de manche.

- Pourquoi ?

- Un petit cadeau qui pourrait s'avérer utile. C'est le seul moyen de tuer un mortel. Il vous suffit de l'enfoncer dans le cœur d'un vivant avec tout le poing pour le tuer de ce que la médecine humaine appelle "une crise cardiaque".

Marc soupesa l'article défini ci-dessus et, sans le chercher, il le trouva d'un poids irraisonnable. Il resta ainsi à le regarder une fraction d'éternité, l'esprit ému et dubitatif, son âme rivée au centre de leur espace infini...

Le nabot lui avait indiqué la manière de partir de cet endroit morbide pour cet envers vivant qu'il connaissait si bien pour n'en avoir pas connu d'autre. Il lui suffisait de penser à la terre, à la destination où il souhaitait se rendre. L'esprit, libéré de sa contrainte matérielle, de son enveloppe charnelle non cachetée, l'esprit donc, est

tout puissant dans l'espace et le temps. Il peut voir partout à la fois ; il peut interférer psychologiquement avec les mortels et être vu d'eux, entendu, senti, goûté, mais tout contact lui est impossible. Tous les sens peuvent être sollicités, hormis le toucher. Lenabot lui avait dit que c'était juste une question de mauvaise volonté, qu'il suffisait de vouloir, puisque vouloir c'est savoir.

Lenabot était reparti vers la destinée d'un autre mort, autre fantôme potentiel, autre ange en sursis, et il l'avait laissé là, lui, devant une telle solitude qu'il dût se forcer à la contourner avant de partir en courant d'un pas lent. Vu de haut, il se trouvait une allure singulière mais il ne s'en étonnait pas puisqu'il était seul. Il pensait à tous ces morts qu'il venait de quitter et qui, eux, devaient avoir une allure bien plurielle.

Il se hâtait avec lenteur, sentant, tout proche, la présence de sa femme dans un futur peu éloigné. Il distinguait un chalet perdu dans la montagne, mais trouvé par lui. Tout en l'ignorant consciemment, il les savait là, sa femme et l'amant maudit. Ils passaient leurs vacances dans un endroit merveilleusement isolé où tout resplendissait d'un bonheur qui lui meurtrissait l'âme. Il humait des yeux le goût rugueux de ces bruits lugubres de gaieté qui montaient du salon où brûlait un feu de bois, ardent comme leur passion. Il ne les avait pas encore rejoints, ni même vus, et il l'imaginait, elle qui dévorait son amant des yeux et ses paupières voluptueuses qui mastiquaient érotiquement leur amour, seulement troublées par un petit claquement de satisfaction qui ne pouvait qu'émerger par intermittence...

Il ne supportait plus les visions de son esprit et il se décida à avancer encore quelque peu pour se rendre compte immatériellement de la réalité ou de l'irréalité des faits. Il fut aussitôt à l'étage de la maison et il entreprit de descendre en haut de l'escalier la première marche, qui était la dernière si on se plaçait du point de vue du bas de l'escalier qui n'avait rien demandé et n'avait pas son mot à dire. L'heure du retour était venue. Ses yeux, dont un absent, regardaient avec délectation l'invisible serré par sa main fantomatique : le couteau sans lame dépourvu de manche...

Il était dans le salon, assis sur un large fauteuil, les pieds nus face au feu de bois qui crépitait dans la cheminée. Il avait les yeux fixés d'un regard vague sur les bûches rougeoyantes et sifflantes, l'air béat et rêveur, et il tenait avec une certaine mollesse dans la main gauche une pipe éteinte.

Elle n'était pas là, mais sa présence se devinait dans la cuisine allumée malgré l'éclat du jour finissant. Quelques bruits de vaisselle, d'eau, de portes, indiquaient la vie dans cette pièce attenante du salon. Marc eut un léger sursaut de surprise en la voyant apparaître dans l'encadrement de la porte : elle portait un charmant tablier et n'avait pas quitté ses chaussures. De la main droite, elle tenait un plateau qu'elle approcha de son amant pour le servir d'une boisson fumante. Marc n'avait plus l'odorat des choses matérielles, cependant il devina qu'il s'agissait de thé. Il approcha lui aussi, furieux mais ne sachant que faire. Il

tenait serré son couteau et son visage se crispa d'une humeur malsaine.

- Ah !

Elle venait de hurler et son cri fut suivi du fracas du plateau et de la théière s'écrasant sur le plancher. Marc avait fait un bond en arrière et se dissimulait, lui, l'invisible, derrière un ficus. Invisible, il ne l'avait plus été l'espace d'un instant, fort involontairement. Lenabot l'avait prévenu de ses pouvoirs, mais il ne l'avait pas mis en garde contre ses sentiments qui pouvaient lui faire perdre son propre contrôle : il était apparu, bien malgré lui, cependant il s'était ressaisi et il avait disparu aussitôt le hurlement poussé. Il s'était caché bien inutilement, comme un enfant fautif ; il se maudissait de sa maladresse et il frissonnait d'une haine mal contenue.

- Qu'est-ce qu'il y a ? Tu es toute pâle... Regarde-moi ! On croirait que tu viens de voir un revenant ! Hé ! Je suis là !

En jouant la bonne humeur, il s'efforçait de dédramatiser une situation qui lui échappait, sans se douter qu'il avait touché la vérité. Il posa avec soin sa pipe, sans la moindre précipitation, et il se leva pour lui faire face :

- Hé bien, dis-moi ! Respire ! Reprends des couleurs !

Elle hésitait. Ses yeux tournoyaient sans arriver à se fixer sur le visage qui lui faisait face, comme cherchant avec une appréhension non contenue à voir derrière lui, au-delà de ce visage au sourire rassurant, mais sans jamais oser jeter un coup d'oeil sur le côté, par-dessus son épaule. Enfin, elle expira quelques mots :

- Je l'ai vu !

- Quoi ? Qui ?

- Marc ! Je l'ai vu !

Elle se crispait, au bord des larmes. Il l'entraîna à sa suite sur le fauteuil pour la faire asseoir sur ses genoux ; ce fut là qu'elle éclata en sanglots : le visage noyé dans son épaule, elle inondait de larmes sa chemise dont un pan en fut rapidement trempé. Il essayait de la consoler en lui caressant la tête. Ses doigts fins se perdaient en ondoyant dans sa chevelure abondante. Il resta de longues minutes ainsi, calme, en lui chuchotant des mots rassurants à peine audibles. Il lui parlait tout bas, à l'oreille, comme on parle à un enfant malade assailli par la douleur, jusqu'à ce que la peine s'apaise et que le sommeil gagne. Elle redressa la tête et renifla :

- Je l'ai vu...

- Tu as cru le voir.

- Peut-être. Je ne pensais plus à lui. Depuis sa mort, il avait cessé de hanter mes nuits et je le revois tout à coup, tel qu'il était allongé dans la chambre... C'était horrible ! Il était debout, avec sa tête sanglante comme lorsqu'il est mort ; je ne veux plus le voir, c'est trop affreux !

- Calme toi, ce n'était qu'une image de ton esprit, un flash de ton imagination. Tu es fatiguée, voilà tout. C'est à cause de la date fatidique d'aujourd'hui : ton esprit t'a joué un mauvais tour. Sais-tu quel jour nous sommes ?

- Oui... Il y a un an exactement qu'il est mort.

Marc frémit d'effroi : un an ! Il ne parvenait pas à réaliser qu'une année entière s'était écoulée depuis sa mort ; il se refusait d'y croire, et pourtant... Il dut admettre qu'ils ne pouvaient pas le savoir là ; donc qu'ils n'avaient aucune raison de mentir. Comme

l'espace, les distances et les lieux avaient échappé à sa raison, le temps se jouait aussi de son entendement.

Après un soupir, elle précisa :

- Un an et quelques heures. Non, je n'ai pas oublié, mais ce souvenir ne m'obsédait pas.

Jusqu'à cette vision.

Elle pleurait à nouveau, cependant sans bruit ni hocquet, d'un chagrin ténu. Elle répondit :

- Je n'ai aucun regret, bien au contraire ; j'étais enfin soulagée. Je ne comprends pas. Tout ce bonheur de l'oubli qui s'interrompt, qui me fuit...

- C'est ton inconscient qui t'a envoyé cette image. Tu n'as pas encore surmonté cette épreuve et, inconsciemment, tu es toujours tourmentée.

- Ce n'est pas possible ! Il est mort ! Je l'ai haït, mais il ne peut plus me faire de mal. C'est terminé ; un an que c'est fini ; non, il n'existe plus. Il ne doit plus me torturer, même les souvenirs doivent m'oublier ; le passé n'existe pas pour moi aujourd'hui.

- Au contraire, veux-tu que nous en parlions ? Cela te soulagerait. Parler du passé le rend réel tout en abrogeant les faits et les sentiments, tout en effaçant les passions. Il faut que tu évacues les mauvais souvenirs. D'avoir parlé à quelqu'un de ses soucis retire la peine, comme si celle-ci se partageait et devenait de ce fait plus facile à supporter. La confession soulage les âmes : les gens repartent l'esprit tranquille après avoir avoué leurs fautes, comme si elles avaient disparu ; c'est l'absolution du passé.

- Mais je n'ai pas commis de faute pour être tant tourmentée !

- Oui. Je le sais. C'est moi qui ai causé sa mort. Je ne t'avais pas mise dans la confidence pour t'éviter d'être

inquiétée après sa mort. Aurais-tu su mentir ? Non, je ne le crois pas. Il fallait le faire, pour toi, pour nous. Je regrette que tu ais assisté à ça... Je n'avais pas pensé que cela puisse arriver ainsi : aurions-nous pu imaginer qu'il reviendrait à l'improviste, pour un bête document oublié ? Pense à cette pauvre souris morte que j'avais mise dans le canon de son fusil le matin même : elle nous a sauvé la vie ! Je n'étais pas sûr que cela allait marcher... C'était le lendemain qu'il devait aller au ball-trapp et avoir cet accident, pas chez toi, pas devant nous ; quel malheur, mais quel soulagement aussi ; quel bonheur dans ce malheur ; il n'a pas hésité à tirer ; il nous aurait tués ; il est mort, et tant mieux si son âme grille en enfer, ce n'est que justice, comme tout ce qui est arrivé ce jour là, crois-moi.

- Bien sûr ! J'aurais dû le tuer moi-même depuis longtemps, bien avant de t'avoir connu, avant la fin de notre première année de mariage.

Elle sanglotta encore :

- Il a été odieux le jour de notre anniversaire de mariage. J'avais préparé une petite fête, pour nous deux seulement. Il est revenu du travail complètement saoul ; il avait fêté je ne sais quoi au bar, avec des copains à lui, et il est arrivé avec deux d'entre-eux, aussi saouls que lui ; il m'a traitée comme une chienne ; ce qu'il m'a fait ce jour là, et puis d'autres après, je ne pourrais pas le dire, même à toi...

Elle éclatta en pleurs et se cacha dans ses mains. Il la caressa avec tendresse en la couvrant de doux baisers. Elle s'essuya les yeux en les tamponnant avec douceur et elle se moucha sans bruit avant de poursuivre :

- Il était toujours violent quand il avait bu. Il m'aurait fallu le tuer pour m'en défaire, car Marc était

dangereux : je n'aurais jamais osé demander le divorce de peur qu'il ne me tue lui-même, après m'avoir provoqué toutes les souffrances imaginées par son cerveau de dément ! Il était immonde et il me battait. J'avais porté plainte, une fois, au début, quand saoul d'alcool il m'avait frappée, mais j'avais eu pitié, autant de lui que de moi, et j'avais retiré ma plainte. De retour chez nous, il m'avait menacée, cet infect, et il m'avait promis de me tuer si je recommençais, ne serait-ce qu'une seule fois encore, à déballer notre vie privée chez les flics. Il ne m'avait pas frappé ce jour-là ; il s'était contenté de menaces et il était devenu plus raisonnable en buvant moins pendant quelques temps... Mais les mauvaises habitudes reviennent toujours. Au fil des ans, il devenait de plus en plus violent et il ne souffrait aucune contradiction : jamais je n'aurais pu divorcer, jamais...

Il la prit tout contre lui, visage contre visage, la dorlota, plus comme un père qu'à la façon d'un amant, et l'embrassa avec une tendresse et une émotion extraordinaire. Ils restèrent longtemps ainsi, blottis l'un contre l'autre sur le fauteuil, jusqu'à l'apaisement complet. Elle allait s'endormir lorsqu'un mouvement des jambes engourdies de son fauteuil de chair la tira de sa somnolence ; elle se releva en lui baisant le front :

- Bon. Je vais préparer le repas...

Il décolla du bout des doigts le pan trempé de sa chemise en se redressant sur le fauteuil, puis il se saisit de sa pipe et avisa sa tabatière vide sur la table du salon :

- Je n'ai plus de tabac ; je me change et je fais un saut rapide en ville avant la nuit !

Marc suivait du regard les empreintes laissées par ses pieds nus sur le parquet qui lui indiquaient la direction prise par l'amant : la salle de bains. Il serra son couteau, et, après une courte hésitation, il décida qu'il le tuerait, mais pas ici : il voulait que cela ressemble à un accident, il souhaitait que son corps soit meurtri, comme le sien l'avait été. Instantanément, il était dehors et guettait. La pluie commençait à tomber, une grosse pluie d'orage ; son instinct l'avait poussé à se mettre à l'abri sous les arbres, bien que l'eau ne l'affecte en aucune manière. Il le vit sortir, paré d'un imperméable et couvert d'un chapeau ; il le vit courir et s'engouffrer dans la voiture, une superbe BMW grise ; il le vit démarrer en cahottant, le moteur trop froid pour la montée en régime ; il le vit disparaître un virage plus loin derrière un rideau d'arbres ; il le devinait sur la route qui descendait vers le village ; il était temps...

Les alentours étaient noirs en cette ténébreuse fin de journée : les nuages lourds de pluie avaient chassé le peu de clarté que le ciel pouvait prodiguer au-dessus des montagnes et ils avaient fait tomber la nuit simultanément avec ce déluge d'eau amené par l'orage. Marc s'était placé à l'entrée d'un virage qu'instinctivement il avait deviné dangereux ; la courbe était traîtresse d'irrégularité et l'extérieur donnait sur un précipice gardé par une simple rambarde de pierres mal scellées sans le moindre arbre ou buisson pour prévenir d'une chute. La nuit était totale et il ne devait qu'à son don d'entité d'avoir la connaissance des lieux, cette pleine conscience offerte aux seuls démiurges locaux.

Un bref éclat à courte distance le prévint de ce qu'il savait déjà : la voiture arrivait, deux virages encore et elle serait sur lui, et il utiliserait son don d'apparition, lorsqu'il serait trop tard pour réfléchir, réagir, éviter la catastrophe.

Ce qui était prévu arriva : dans le faisceau blanc incertain des phares de la voiture un spectre apparut, avec toute la laideur et toute l'horreur que pouvaient prodiguer son âme, une apparition fantastique, halo de haine et de violence qui figea le conducteur et lui fit perdre sa route pour un chemin destructeur guidé par cet esprit maléfique qui plongeait droit dans ses yeux. Marc eut une nausée de dégoût satisfait lorsque le véhicule lui passa au travers du corps et qu'il sentit le frolement inquiet de l'âme de chair qui le percuta, flash des esprits exécrés qui se rencontrent, mais trop brièvement que pour n'échanger que leurs stupeurs.

La voiture sauta le parapet, cahota sur les rochers et tomba dans l'abîme où elle effectua deux tonneaux et une barrique avant de se figer en glissant sur le toit pour terminer sa course coincée entre deux arbres gardiens d'une ravine, offrant ainsi une passerelle opportune et providentielle aux promeneurs qui évitaient d'habitude cet endroit escarpé. Marc était arrivé bien avant la voiture et l'attendait, le poing crispé sur son couteau, prêt à donner le coup fatal si l'accident n'avait pas tué le chauffeur, son antagoniste passé et présent. Bien que préparé à ce moment, il eut un sursaut en entendant le gémissement qui sortait du véhicule : il réalisait avec effroi qu'il devrait terminer la besogne. Sa brève épouvante se mua rapidement en une profonde et plaisante satisfaction d'avoir à asséner le coup fatal, à venger de ses mains son honneur. Sans aucune

hésitation, il s'approcha du corps rampant au visage ensanglanté qui émergeait d'une portière et il enfonça avec frénésie tout son poing armé dans le coeur de sa victime.

Au moment où il plongeait le poing muni du couteau sans lame dépourvu de manche, à l'instant précis où il atteignait le coeur, il passa de la joie sadique au dégoût le plus profond; il voyait toute une vie défiler dans son esprit, une vie faite de souvenirs de femme, amante, aimante, mariée, fille, jeune fille, des joies, des malheurs, des riens et de grandes choses, des souvenirs de femme, des souvenirs de sa femme...

Il comprenait, regardait et contemplait son erreur morte, l'esprit abasourdi et vide de toute sensation. Il leva les yeux au ciel comme pour implorer - Dieu ou Satan ? Il se retourna enfin et il vit Lamort avec sa femme, l'esprit, l'âme de sa femme, et, sans réagir, sans comprendre, inconsciemment, il les suivit. C'était dans le même état d'esprit vide qu'il prit peu à peu conscience qu'il était revenu dans une file, lui devant, sa femme derrière, en attendant que ces morts avancent pour embarquer.

Marc regardait sa femme avec des yeux fixes et mornes ; désespéré et hagard, il se refusait à avancer à chaque fois que la file humaine se mettait en mouvement, mais à chaque fois il était emporté par tous, malgré lui et à reculons vers la rive. Petit à petit, son âme recouvrant ses esprits, il s'opposa de moins en moins au mouvement de la queue morbide qui progressait peu à peu. Ce fut un éclair sombre plus

assourdissant que les autres qui le tira de la torpeur nauséuse où il s'était lui-même plongé en donnant la mort :

- Qu'en dis-tu ? Nous voilà de nouveau réunis !

Elle ne l'entendit pas ou elle l'ignora complètement, ce qui eut pour effet de dessiner un rictus de colère sur le faciès de Marc déjà suffisamment mal en point pour ne pas mériter cet outrage supplémentaire qui lui déchira le visage. Son tein cadavérique devint rouge d'une ire qui lui fit vomir ces mots, avec un peu de sang qu'il cracha au visage de sa femme, toutefois sans la salir :

- Moi ! C'est moi qui nous ait réunis ! C'est grâce à moi si tu es ici ! Je t'ai retrouvé et enlevé à ton amant diabolique !

Il eut un rire bref qui s'éternisa avant qu'il ne change de ton, pour des paroles plus douces, plus langoureuses, avec une pointe acérée de brutalité :

- Je t'aime. Je l'ai fait pour toi, par amour pour toi. Ma vie n'était rien sans toi, alors la mort ! J'ai réssussité pour te revoir, t'entendre, te retrouver... Plus rien ne nous séparera, et surtout pas l'"autre" ; je t'aime, je t'ai toujours aimé et je t'aimerai pour l'éternité, car c'est l'éternité qui nous attend ! Nous ne nous quitterons plus, même l'enfer qui nous est promis sera le paradis pour moi avec toi...

Sur ces derniers mots, elle sortit de son mutisme délibéré en éclatant d'un courroux agressif et exaspéré :

- Et moi ? Te soucies-tu de moi ? N'ai-je rien à dire ? Tu as gâché ma vie, tu me fais mourir et tu veux gâcher ma mort ! Quel être abominable es-tu donc ? Ta démence connaîtra-t-elle une limite puisque la mort elle-même ne t'a pas guéri ?

L'oeil injecté de sang glauque, Marc perd tout contrôle et cache son malaise par sa violence habituelle : il lève le bras pour la gifler, la battre au besoin, comme il avait coutume de la battre avant sa mort, mais on ne frappe pas l'immatériel, on ne frappe pas un esprit, on ne peut pas frapper une âme avec des arguments physiques dans le monde des ombres, et il reste là, pantelan, poussé par les mouvements de la foule qui se presse derrière eux, insensible à son drame personnel. Dépité et hargneux, faute d'arguments à sa portée, il lança :

- Tais-toi !

Les mots jetés allèrent se perdre quelques pas plus loin dans l'obscurité. Marc se tourna dans le sens de la marche pour ne plus la voir, pour ne plus l'entendre, pour ne plus la sentir, pour lui présenter son seul dos honteux. Elle prit une voix conciliante qu'elle conservait en réserve pour les grandes occasions :

- Comment as-tu pu ? Comment as-tu pu revenir d'entre les morts ? Comment la folie de l'amour peut-elle ce miracle ?

- Grâce à moi ! Grâce à mes conseils éclairés dans cette pénombre !

Marc sursauta en se retournant :

- Lenabot ! Que fais-tu là ?

- Mon travail, bien sûr !

L'oeil de Marc allait avec horreur de sa femme à Lenabot. Sa bouche tremblait, mais sa voix défaillante réussit à dire quelques mots :

- Ne me dis pas que c'est pour elle que tu viens ! Ne me dis pas que c'est son tour !

Lenabot, ironique, lui répondit sans le regarder, mais en adressant un sourire angélique à la femme de Marc :

- Je ne le dis pas à toi, mais je le dis à Madame...

Marc, qui s'était retourné face à son épouse, hurla de douleur :

- Non ! Tu n'as pas le droit !

Lenabot souriait et répondait à Marc sans le regarder :

- Qui parle de droit, ici ? Réfléchis, Marc... Pense à ton retour, imagine que tu aies repris la file après ta femme... Qui pourrait repartir ? Extraordinaire, non, ces coïncidences ? Crois-tu au hasard, toi qui parle de droit ?

Marc était effondré. Lenabot ne prêta plus aucune attention à lui pour se consacrer entièrement à sa cliente :

- Madame, vous êtes dans la queue des morts du continent européen, vers une issue certaine, une projection vers autre chose, un inconnu, cependant vous avez une opportunité : vous pouvez retarder cette échéance. Chaque file mène à une barge pour passer sur l'autre rive. Elle est remplie sur cette rive-ci, part débarquer son lot sur l'occulte ténébreux de l'autre rive, et revient vide pour un nouveau voyage. Cependant, il y a une faille à chaque fin d'embarquement : le champ énigmatique qui vous maintient dans la file se rompt et permet à une personne et une seule de s'échapper, celle qui serait la première pour le prochain embarquement, c'est-à-dire VOUS ! Il vous faut profiter de cette interruption qui porovoque ces éclairs que vous avez certainement remarqués. Il ne faut pas laisser passer cette fraction d'instant, après, il est trop tard ! Vous ne serez plus bloquée ici. Qu'en dites-vous ?

- Si je veux revivre ? Et comment !

- Attention, ma petite dame ; il ne s'agit pas de ressusciter, mais d'être dans une étape intermédiaire entre la mort et la vie.

- Un coma ?
- Non, un fantôme.
- Un fantôme ? C'est ce qu'était Marc quand je l'ai revu ?
- En quelque sorte, oui. Vous pourrez persécuter qui vous voulez.
- Même lui ? Les morts aussi ?
- Non. Uniquement les vivants. Vous pourrez retourner sur terre en tant qu'esprit, ange ou démon parmi les mânes, à votre choix spectre effrayant ou revenant bienveillant.

Ses yeux tristes s'illuminèrent en chassant la pénombre une lieue alentour :

- Vrai ? Je pourrais rejoindre mon bien-aimé tel un ange-gardien prévenant, lui apparaître empli de tendresse pour un songe éveillé amoureux, hanter ses rêves de notre passé le plus doux, réveiller en lui nos passions les plus enflammées, enfin, comble de notre bonheur, je pourrais fondre mon âme dans son esprit pour intégrer son corps matériel, pour nous unir tels que des êtres humains ne peuvent s'agréger, et vivre avec lui, pour lui, dans une émotion ardente affectionnée permanente, jusqu'à sa mort, notre mort commune, qui transformera notre réunion temporaire en une symbiose éternelle ?

Lenabot laissa échapper un sifflement admiratif.

- Oui, vous pouvez tout cela, si vous sortez : l'instant ne saurait tarder.

De fait, la barge se finissait de remplir et Marc, comme l'avait prédit Lenabot, était le dernier à pouvoir embarquer. Il était furieux mais, à son grand désespoir, il ne put se soustraire à la force invisible qui lui fit prendre place dans l'embarcation. L'instant qu'il

appréhendait survint aussitôt : un éclair sourd zébra le ciel, bientôt suivi d'un bruit aveuglant, et sa femme sortit de la file d'un bond leste et gracieux, le laissant seul dans la barge avec son désespoir. Il hurlait :

- Je t'attendrai ! Je t'attendrai sur l'autre rive, sois-en sûre ! Je t'attendrai l'éternité s'il le faut !

Elle le regarda avec satisfaction s'éloigner ; son image se perdit rapidement dans le brouillard et, de ses cris, qu'elle devinait haineux, elle ne capta plus qu'un grognement incompréhensible pour se tarir à jamais. L'immense sourire béant qu'elle lui avait prodigué de façon généreuse depuis son départ s'était transformé en un rire moqueur tonitruant qui perçait de ses échos le brouillard, même en ses endroits les plus épais.

Elle riait comme jamais elle n'avait ri, euphorique, dans une ataraxie opportune, portée par une joie indicible... Lenabot était là, à côté d'elle, avec le sourire narquois envers Marc qui s'était mué en une expression bienveillante à son égard : il lui contait les choses de l'entre-mort, les liens entre esprit et mortel, l'histoire des amants éternels.

3D

Simon éprouvait d'immenses difficultés pour essayer de rassembler ses idées, tout était si confus en lui, comme au sortir d'un sommeil artificiel... Un coma de vingt ans, une anesthésie prolongée ou une fantastique gueule de bois ? Où était-il donc ? Qui était-il ? Il s'appelait Simon... mais Simon comment ? Il se tenait debout face à un individu... Qui était cet homme ? Il lui parlait, c'était évident, toute sa physionomie l'indiquait : l'expression de son visage, son regard appuyé, les mouvements de la bouche, de la gorge et des mains, cependant Simon était inquiet et mal à l'aise car il ne l'entendait pas. Pas un son ne lui parvenait, il était plongé dans un silence angoissant. Simon voulut dire un mot lui aussi, il voulait communiquer, ne serait-ce que son malaise, le trouble qui l'envahissait ; il fit un effort pour s'avancer, mais en vain, son corps ne bougeait pas selon sa volonté, il refusait le moindre de ses ordres pour se déplacer à sa guise, comme s'il était mu par une autre intelligence. Soudain, la confusion dans son esprit s'estompa et il perçut enfin une bribe de phrase :

- ... maître avant la loi. Plus après.

Bien malgré lui, il s'entendit répondre :

- Père je suis ton fils, tu ne peux pas me la laisser prendre.

L'autre parla encore, mais il ne l'entendait plus, seuls des bruits stridents l'agressaient et traversaient sa tête en faisant naître des douleurs vives mais fugaces. Son

image s'estompait par intermittence, puis elle devint floue pour disparaître tout à fait. Ses yeux ne lui dépeignaient plus qu'une couleur unie blanche, lumineuse à l'extrême. Qui était-il ? Il ne le savait pas, il était incapable de s'en souvenir, ni même d'imaginer qu'il pouvait avoir été quelqu'un. Où était-il ? L'analyse de sa question resta en suspens, absorbée par un stimulus de son corps qui lui envoya tout à coup une immense douleur, comme s'il n'était plus qu'une plaie, un être dépecé vivant et trempé dans l'alcool. Il voulut hurler, mais aucun son ne sortait de sa bouche, il aurait voulu contracter son visage, mais rien ne répondait à ses sens exacerbés. Il sentait sa bouche s'ouvrir, ses mâchoires remuer, sa langue s'agiter, mais ses cordes vocales tenaient un langage qu'il ignorait :

- ... cette odeur défendue et ce bon pain du soir sous la lampe, quand tu me...

Il ne put saisir le sens des autres mots que pourtant il articulait mais qui ne résonnaient plus en lui. Une forme humaine apparut du néant et il se jeta dans ses bras, bien involontairement. Son corps accomplissait toutes sortes de choses qu'il ne commandait pas, mais il refusait systématiquement le moindre de ses ordres. Simon subissait tous les éléments de son environnement ; ses sens lui transmettaient des stimulations vives ou douces, brèves ou lancinantes, irritantes ou voluptueuses, des excitations par vagues souvent fortes, mais rien ne lui permettait d'agir et il s'en trouvait terriblement affecté : il souffrait d'un cauchemar pénible à l'extrême tout en refusant d'admettre que ce put être un rêve. Il fut de nouveau décontenancé lorsque tout disparut une nouvelle fois autour de lui...

Hémon se demandait qui il était et ce qu'il faisait ici. Quel effroyable cauchemar l'envahissait ? Il souhaitait de tout coeur se réveiller. Simon partit malgré lui, comme un zombi dans un coin de la pièce. S'appelait-il Hémon ou Simon ? Soudain il sentit sa tête se vider avec des borborygmes atroces, puis il eut l'impression que sa tête se remplissait peu à peu de matière mêlée à des souvenirs, un liquide mélangé de vécu... Il aspirait à fuir ces sensations horribles, s'échapper de ce corps qui lui meurtrissait l'esprit et quitter ce purgatoire diabolique pour le néant, ou la mort. Il souhaitait une délivrance, quelle qu'elle soit. Quel être hantait-il ? Tout était blanc et lumineux autour de lui ; il éprouvait de grandes difficultés à rassembler ses idées ; qui était-il ? Peut-être s'appelait-il Simon Manfred, ce nom lui paraissait familier... Quel nom ? Il ne se rappelait déjà plus. Que faisait-il dans ce corps qu'il habitait mais ne commandait pas ? Serait-ce la réincarnation, était-il un fantôme errant de corps en corps, rattaché par bribes aux esprits qu'il hantait ? Quel rêve étrange ! Tout n'était que brumes à présent, tout était de nouveau blanc et lumineux ; il se sentait défaillir. Qui était-il ? Qui était-il ? Simon ? Oui, Simon... Tout s'estompa, il s'anéantissait...

Le lendemain, dans le journal Le Monde, à la page scientifique, parut cet article :

"Le progrès au service de l'Art et du Spectacle
Nous avons pu assister hier à l'Université de
Technologies avancées de Toulouse à une

représentation théâtrale tout à fait étonnante : les laboratoires de recherche des applications LASER nous ont offert en spectacle un extrait de pièce de théâtre filmé et reproduit en trois dimensions. L'effet est saisissant : la scène était vide et à peine les appareils de reproduction étaient-ils enclenchés que celle-ci s'emplissait des acteurs et du mobilier. Le tout, personnages, meubles, était immatériel bien entendu : le professeur Lluck nous en fit la démonstration en traversant la scène et en passant, tel un fantôme, au travers des décors et des comédiens ! Les faisceaux LASER et les concentrateurs électromagnétiques reproduisent à la perfection les objets et les êtres humains dans leurs mouvements. L'illusion est parfaite, jusqu'aux sons qui sont reproduits par ces types d'appareils. Les trois dimensions donnent une vie inimaginable à la reproduction de scènes du quotidien. Je tiens à le répéter, la reproduction des personnages est parfaite, si excellente que les acteurs semblent faits de chair, de sang et d'os, animés de sentiments et, pourquoi pas, dotés de la faculté de penser...

CABEAR

Smithy était mort. Bien qu'il n'y ait pas vraiment de cadavre, tout au moins dans le sens habituel que supposait ce mot, aucun doute ne subsistait : il était mort.

Mac Douglas était passablement effondré ; c'était un grand gaillard et son passé de baroudeur l'avait habitué à beaucoup de surprises, d'étranges choses parfois, mais ce qui était arrivé cette nuit dépassait son entendement. Des morts, il en avait vu, des violentes éclaboussées de sang, des lentes sadiques, des inopportunes inattendues, mais une mort comme celle-ci, jamais...

Ils avaient accosté les Nouvelles Galles du Sud exactement quatre semaines plus tôt. Smithy, en s'appuyant sur l'expérience de Mac Douglas et sur leur vieille amitié remontant à l'enfance, avait réussi à le convaincre de l'accompagner dans ce voyage d'exploration de l'Australie, cette nouvelle terre qui était en vogue dans les milieux londoniens, les milieux proches de la Couronne. Smithy s'était offusqué qu'on y envoya des bagnards alors que ce nouveau continent méritait tout autre chose. Il avait pu provoquer cette expédition, bien maigre en fait. Il faisait partie de ces imaginatifs, bien au-delà des réalités humaines, prêts à se lancer dans toutes sortes d'aventure ou de difficulté. Il n'y trouva que le soutien de son père pour l'aider financièrement.

Ainsi, ils avaient débarqué à Brisbane, un endroit peu accueillant dominé par le fortin pénitentiaire, et, sans perdre un instant, ils avaient constitué une équipe. Ils recrutèrent Jay, un marin dans l'attente d'un navire pour embarquer vers d'autres horizons, et Morgan, un jeune chercheur d'or malchanceux attiré par de nouvelles contrées. Tom, un ancien geôlier dégoûté de son métier, leur servit de guide...

Mac Douglas contemplait la tente de Smithy : toutes ses affaires étaient restées à leur place, aucun désordre ne témoignait de la tragédie. Seul le lit de camp avait disparu : il avait demandé à Tom de l'enterrer au plus vite avec la dépouille de Smithy. Il regardait les yeux dans le vague, l'esprit occupé par de sombres pensées, car avait une grande difficulté à croire ce qu'il avait vu ce matin...

L'odeur pestilentielle l'assaillit lorsqu'il repoussa de la main la mince toile qui fermait la tente. Il avait appelé, mais sans réponse. Il avait alors soulevé le drap de couchage de Smithy et avait poussé un cri d'horreur : Il contenait une masse gluante d'où s'exhalait l'odeur âcre qui l'avait agressé dès son arrivée. La terre sous le lit était tout inhibée du liquide filtré par la toile du lit de camp. Avec dégoût, après avoir appelé ses compagnons, il avait fouillé cette masse informe horrible pour y découvrir avec crainte des preuves qu'il s'agissait bien là de Smithy. Des morceaux de vêtements et des objets personnels confirmèrent ses inquiétudes...

Mac Douglas rangeait lentement les affaires de Smithy, s'attardant sur chaque objet. Ils évoquaient pour lui des souvenirs ou bien des liens qu'il imaginait avec ses proches. Ils levaient le camp et ils rentraient sur Brisbane, seulement quatre semaines après leur départ. Cette expédition n'avait vécu que par la volonté de Smithy et n'avait plus de raison d'être poursuivie.

- Mac Douglas ? Interpella Tom par l'entrebâillement de la tente.

- Oui ? Fit-il sans se retourner.

- Il est enterré.

- Bien. Je dirai la prière juste avant notre départ.

Tom repartit. Il avait décidé de fouiller les alentours, à la recherche de quelque bizarre chose responsable du malheur de cette nuit. Mac Douglas pensait quant à lui à une hypothétique maladie en ces contrées inconnues. Ce décès les avait tous laissés perplexes.

Tout à son rangement, il fut attiré par un carnet aux pages manuscrites couvertes d'une écriture qu'il connaissait bien : celle de Smithy. Il était intitulé "JOURNAL DE ROUTE". Il se rappela la décision de son compagnon, en abordant les Nouvelles Galles, d'y inscrire ses inventions, ses observations. Emu, Mac Douglas se remémorait la silhouette de Smithy penché le soir sur son bloc-notes qu'il conservait jalousement avec lui, refusant que qui que ce soit y jette un oeil.

Mac Douglas le feuilleta, constata la prose peu dense et maladroite, et il entreprit de lire les pages griffonnées. En fait, le carnet était presque exclusivement consacré à Cabear...

MARDI 06 - JOURNAL DE ROUTE - H.W. SMITH

Voilà quatre jours maintenant que nous longeons le fleuve, remontant ainsi vers sa source : les montagnes. Quatre jours de pluie.

Je débute ce journal à l'occasion de notre premier contact avec la faune inconnue de ces contrées. Depuis deux jours, nous sommes suivis. Nous avons senti une présence : animal ou homme ? Aujourd'hui, il se confirme que c'est un animal. Des bruissements proches et des taillis qui bougent ont attiré mon attention. J'ai décidé de rester légèrement en arrière avec Morgan, ce qui nous a permis d'apercevoir cette bête. J'ai eu juste le temps de dévier le coup de feu de cet imbécile de Morgan qui a fait fuir le fauve : celui-ci ressemble de loin à un lynx. Nous avons eu une violente dispute. Nous sommes ici pour découvrir et observer, et non pour détruire.

Suite à cet incident, j'ai intimé l'ordre à tous de ne tuer qu'en cas de danger ou pour notre nourriture.

Heureusement, l'animal vient de réapparaître ce soir. Je suis soulagé et je considère l'incident clos.

JEUDI 08

Il s'est arrêté de pleuvoir à midi. Nous progressons vite vers l'intérieur des terres.

L'animal est toujours derrière nous. Il semble craintif, mais il se rapproche de plus en plus. J'ai laissé de la nourriture, viande, légumes et eau, à bonne distance. Il ne s'en est pas approché. Il paraît chercher notre compagnie, comme fasciné par nous.

VENDREDI 09

Le temps est toujours au sec ; le ciel demeure bien couvert et menaçant.

J'ai remarqué que la nuit l'animal restait près de nous. Nous l'avons observé à tour de rôle : il disparaît de temps en temps pendant quelques minutes, peut-être pour aller chasser ?

DIMANCHE 11

Le temps devient beau. Il fait de plus en plus chaud. Notre progression est facilitée par une végétation de moins en moins dense.

Aujourd'hui, j'ai eu tout loisir d'observer l'animal. Nous sommes restés longtemps à proximité l'un de l'autre, trois pas à peine. C'est une bête étrange, ressemblant à la fois à un chat et à un ours, mais de la taille d'un loup.

LUNDI 12

Ce fut une grande surprise ce matin. Lorsque nous avons repris notre route, l'animal s'est placé à mon côté et a suivi notre marche. Sa tête tient vraiment du chat avec toutefois des oreilles rondes, mais le reste de son corps ressemble de beaucoup à un ours, cependant avec une allure plus élancée, plus svelte. A midi, je lui ai tendu de la nourriture ; il s'est approché, il n'a même pas examiné ce que je lui proposais et il s'est couché auprès de moi. Je n'ai tenté aucun contact physique

avec lui, tout en restant amical. Ce soir, il couche devant la porte de ma tente, comme un chien veille sur son maître. Je lui ai donné un nom : Cat-bear.

MARDI 13

Le temps est absolument sec ; plus le moindre nuage à l'horizon.

Catbear ne nous a pas quittés de la nuit ni de la journée. Au cours d'une halte, il est venu se frotter contre moi, comme le ferait un chat domestique, en ronronnant. J'ai pu le caresser, son poil est très soyeux, agréable au toucher. Ce doit être une femelle, une rondeur de son ventre la trahit : elle porte des petits.

JEUDI 15

Le fleuve est de plus en plus étroit. Nous avançons dans un lit asséché. Les crues et les décrues sont extraordinaires ici.

J'ai pu examiner Cabear, plus scientifiquement. Elle est vraiment agréable, câline et joueuse. Elle ne me quitte absolument pas, mais elle refuse de manger. Elle se contente d'eau.

De toute évidence, c'est une femelle quoique son sexe n'apparaisse pas clairement comme chez les mammifères. Elle ne correspond à rien de connu à ce jour : le postérieur d'un ours avec des pattes arrières munies de grandes griffes, des pattes avant à l'allure poche de celles du loup, et une tête très féline avec une mâchoire impressionnante aux dents acérées pour couper et aussi avec des dents postérieures plus

massives pour broyer. Elle possède une gueule de carnassier capable d'arracher les chairs et de broyer les os les plus gros et les plus durs.

VENDREDI 16

Notre chemin devient de plus en plus escarpé ; nous atteignons à présent les massifs montagneux et notre progression est très lente, accompagnée d'une chaleur accablante.

Cabear ne mange toujours pas. J'ai eu une vive altercation avec Tom au sujet de Cabear. Il craint les chiens : "Je n'ai pas confiance en eux" m'a-t-il dit. Il a regardé avec inquiétude la mâchoire puissante de Cabear, cette mâchoire faite pour broyer, cette mâchoire de carnassier. Il a argué qu'elle pourrait d'un seul coup de gueule emporter le bras d'un homme et qu'il était dangereux de conserver un tel animal avec soi sans aucune précaution. J'ai refusé net la muselière de fortune qu'il projetait de réaliser. Cabear est douce et cherche notre compagnie, notre amitié. J'ai dû user de ma position de chef de l'expédition pour amener Tom à mes raisons. Il demeure toutefois plus méfiant que jamais et se tient à bonne distance de Cabear, disant que s'il m'arrive quelque chose, je l'aurais cherché, et qu'il me tiendrait pour responsable des blessures qu'elle pourrait occasionner. C'est une forte tête.

SAMEDI 17

C'est un jour de repos. L'altitude rend plus supportable le soleil persistant.

Une partie de nos victuailles a disparu cette nuit. Jay accuse Cabear, mais c'est impossible que ce soit elle. Nous ne l'avons toujours pas vue se nourrir et, de plus, elle dort depuis plusieurs nuits avec moi sous ma tente, la porte de toile rabattue et soigneusement fermée. Elle aurait pu sortir, mais nous en aurions les traces.

DIMANCHE 18

Nous avons repris notre route. La marche a été facilitée par le passage d'un col. La végétation a complètement changé et il devient difficile de trouver de l'eau.

Cabear ne mange toujours pas. Je lui ai fait un bouillon de légumes qu'elle a refusé, l'eau salée également. Elle ne se satisfait que d'eau pure.

LUNDI 19

Nous avons eu un net rafraîchissement cette nuit, ce qui a provoqué un peu de rosée. Le temps changerait-il ?

Mac Douglas m'a fait remarquer que la grosseur du ventre de Cabear avait diminué. Je la côtoie tous les jours et cela m'avait échappé. J'ai repris les mesures de cette bosse et elle aurait perdu environ cinquante pour cent de son volume ! Toutes mes suppositions sont à revoir : un mammifère qui porte un ou des petites grossit, donc elle n'est pas du tout sur le point de mettre bas. Cela réduit à néant aussi mon hypothèse selon

laquelle elle ne se nourrissait pas pendant la gestation. Ce serait donc plutôt une maladie ! En cours de disparition dans une phase d'aggravation ? Elle a pourtant l'air de bien se porter. Pauvre Cabear !

MERCREDI 21

Des nuages se profilent à l'horizon vers l'est. Pas de pluie pour aujourd'hui.

Morgan a glissé au bord d'une falaise escarpée. Heureusement, il n'est pas blessé mais il a perdu une partie de son bagage. Jay accuse Cabear de porter malheur. La disparition d'une partie de notre nourriture, le manque d'eau et la chute de Morgan en sont trois exemples d'après lui. Il souhaite que nous nous séparions de l'animal, même si nous ne le tuons pas.

Les marins sont très superstitieux.

VENDREDI 23

Toujours pas d'eau. Notre progression, bien que le terrain soit plat, n'en est rendue que plus difficile.

La grosseur du ventre de Cabear diminue toujours, signe que la maladie régresse, je suppose. Les changements sont visibles de jour en jour dorénavant. Mac Douglas, après avoir essayé de me persuader d'abandonner Cabear, m'a proposé de partager son eau. Ces deux nouvelles m'ont réjoui.

SAMEDI 24

Toujours pas d'eau.

La tension monte dans notre groupe et j'ai remarqué que Cabear montrait aussi des signes de nervosité.

DIMANCHE 25

Le vent a tourné, amenant des nuages et une petite pluie bienfaisante. Elle fut insuffisante toutefois pour refaire les réserves d'eau.

Cabear nous a abandonnés quelques instants en soirée et, à son retour, elle a refusé la ration d'eau que je lui proposais. Je pense qu'elle connaît un point d'eau. Demain nous resterons ici pour camper et j'essayerai de suivre Cabear jusqu'à l'endroit où elle s'abreuve.

MARDI 27

L'eau trouvée hier grâce à Cabear nous a permis de nous désaltérer à satiété et de refaire nos réserves. Elle est un peu salée mais elle conviendra parfaitement.

Nous avons marché toute la journée et nous abordons la descente vers la brousse. L'ensemble paraît plutôt désertique.

Cabear a perdu presque tout son ventre.

JEUDI 29

Nous avons trouvé un ruisseau que nous suivons. Nous ne manquerons pas d'eau avant longtemps. L'équipe semble avoir retrouvé le moral.

Cabear a un ventre parfaitement plat et redouble d'affection !

Mac Douglas, avant de refermer le carnet, prit une plume et inscrivit ces quelques mots :

VENDREDI 30

Smithy est mort.
Cabear a disparu.

Deux jours plus tard, alors qu'ils étaient en pleine ascension, Mac Douglas vit une forme familière se profiler sur un rocher : Cabear. Une expression de joie intense se dessina sur son visage et il appela, siffla et fit quelques gestes pour l'inciter à venir. Elle hésita, s'approcha doucement, jeta un regard furtif aux autres hommes qui marquèrent leur indifférence - sinon leur mépris - et enfin se décida à rejoindre Mac Douglas.

Celui-ci s'assit, la prit tout contre lui et la caressa, tout heureux de ces retrouvailles avec un "copain" de Smithy. Il se rendait compte que, lui aussi, il avait fini par s'attacher à l'animal. Par ses caresses, il découvrit une grosse forme sous le ventre de la bête, une énorme boule identique à celle qu'elle possédait lors de leur première rencontre. En un instant, il comprit.

Sans presque rien changer à ses gestes, il glissa sa main droite vers son poignard qu'il saisit et qu'il enfonça avec force et précision dans la gorge de Cabear, en faisant jaillir son sang, source de vie. Il maintint l'animal de cette façon dans ses bras fermes jusqu'à avoir acquis la

certitude qu'il fut bien mort. Alors, le repoussant, il se mit à genoux et l'éventra pour en extraire l'estomac.

Ses compagnons étaient autour de lui, interrogateurs silencieux. Il crut bon d'expliquer :

- Cet animal a dévoré Smithy ! Il a déchiré, broyé ses chairs et ses os et il a ingéré uniquement l'indispensable pour sa survie pour un mois : voyez cette énorme panse qui se consumait un peu tous les jours... Il n'avait alors besoin que d'un peu d'eau ; c'est un peu comme un boa qui avale sa proie et qui la digère lentement. Lui, il choisit sa proie et il la suit, jusqu'à ce que la faim le gagne. Il avait sa nourriture sur pied, toute proche, prête à être dévorée !

Ses compagnons n'avaient nul besoin d'explication. Ce qu'il avait fait, ils l'auraient fait eux-mêmes, sans comprendre, d'instinct.

Plus tard, ils ne comprirent d'ailleurs pas pourquoi Mac Douglas était allé se recueillir sur le petit monticule de terre signalant l'endroit où était enterré le contenu de la panse de l'animal.

L'objet complexe

Max Tellier eut un pincement au coeur en découvrant le paysage de son enfance, une sorte de regain de nostalgie qui le stimula.

A vingt-cinq ans, il avait acquis une notoriété, une célébrité qui surclassait celle de tous les hommes de son époque et les journalistes n'hésitaient pas à dire qu'elle était supérieure à celle de tous les hommes de science du passé. Einstein lui-même, longtemps considéré comme l'homme de science le plus populaire du vingtième siècle et des siècles qui suivirent, Einstein lui-même était éclipsé : Max n'avait-il pas inventé la machine à voyager dans le temps ? Même si seul le passé pouvait être exploré grâce à sa découverte, ce bond en avant de la science était considéré comme l'événement majeur survenu à l'histoire de l'humanité depuis l'invention de l'écriture. Bien entendu, peu de personnes étaient autorisées à voyager dans le temps afin d'éviter toute interaction sur l'histoire. Cependant, comme inventeur du système multitemporel, il avait été admis d'office en tant que voyageur privilégié, après avoir toutefois prêté serment sur la Charte Directive Des Grands voyageurs.

Après avoir parcouru mille espaces-temps, il avait voulu remonter aux sources, à la source de ce qu'il était maintenant. Car sa gloire, il la devait à quelqu'un, ou plutôt à quelque chose : un objet qu'il avait trouvé alors qu'il n'avait que seize ans. Cet objet, il l'avait trouvé ce

jour même, le jour programmé quelques instants auparavant sur le tableau de bord de sa machine.

C'était un matin radieux qu'il découvrait en sortant de sa machine à voyager dans le temps. Ses souliers furent humides de rosée dès l'instant où il foula l'herbe de la clairière où il venait d'apparaître. L'endroit était isolé, caché par une haie d'arbres et de taillis. Il imprégna ses poumons de l'air vivifiant de l'aube en cherchant une odeur qui stimulerait sa mémoire et raviverait les souvenirs heureux enfouis au fond de lui. Sans hâte, il se rendit à l'emplacement tout proche où reposait l'objet lorsqu'il le trouva à l'époque : un simple fossé près d'un taillis en bordure de chemin. Il fut déconfit en constatant que l'objet en question n'était pas là. Pas encore, pensa-t-il. Il se rappela qu'il devait le trouver seulement cet après-midi, vers seize heures environ, en revenant de chez Ducellier, le voisin avec lequel il passa la journée.

Max retourna à sa machine temporelle sur laquelle il programma quatorze heures. Il était venu pour savoir qui avait perdu cet objet ; il n'avait pas décidé ce retour animé d'une simple nostalgie, mais d'une juste curiosité. A nouveau, sa déception fut grande : l'objet n'était pas là.

Il programma quinze heures et l'objet n'était toujours pas à la place qu'il devait occuper à seize heures. Il décida d'attendre, d'attendre que cette heure passe. Ainsi, il verrait...

Une demi-heure passa sans que rien ne survienne. Personne ne vint. Max, d'abord nerveux d'impatience, devint alors soucieux. En effet, l'adolescent qu'il était à l'époque doit trouver cet objet pour devenir l'adulte qu'il est à présent. Si son intervention était à l'origine d'une

modification du passé entraînant la non découverte de l'objet, il n'aurait plus de machine temporelle, il ne serait plus ce qu'il est, et qui sait ce qu'il sera ? Cet objet, c'était tout simplement - le terme est faible ! - la source même du voyage temporel ! Cet objet miraculeux constituait un modulateur magnétique qu'il lui avait fallu étudier plus de cinq ans avant d'en comprendre le fonctionnement et, surtout, l'application ! Toutes les machines temporelles en étaient maintenant équipées ; des modulateurs absolument identiques à celui qui doit être trouvé ici ce jour ont été reproduits ultérieurement sans la moindre modification, tant celui-ci semble être la perfection de ce qui est humainement réalisable...

Dans dix minutes, Max adolescent allait passer et le modulateur n'était toujours pas à sa place. Max adulte ne bougeait pas : il guettait avec une angoisse inconsciente la route par laquelle il allait arriver. En fait, il arrivait ! Il se souvenait que son attention avait été attirée par ici par un objet scintillant. En effet, il se vit, adolescent, relever la tête, hésiter et, après réflexion, s'écarter du chemin pour venir dans sa direction. Max adulte regarda dans le fossé : l'objet n'était toujours pas là !

Il se retourna et vit le flash éclatant de sa machine temporelle qui fonctionnait dans l'habitacle à la porte ouverte. Ainsi, il avait la première réponse : c'était cette lumière qui avait attiré son attention. Il alla fermer la porte et l'appareil s'assombrit aussitôt. Dans une minute, Max adolescent serait là et ne pourrait pas découvrir l'objet, puisqu'il n'y était toujours pas ! En un éclair, Max adulte comprit qu'il devait intervenir : il débrouilla son propre modulateur magnétique et le jeta

dans le fossé, juste avant l'arrivée de son ego. Grâce à cette manoeuvre in extremis, son passé put se reproduire de façon normale sous ses yeux, tel qu'il l'avait vécu : Max trouva l'objet, l'examina, jeta un regard alentour, puis mit l'appareil dans sa poche. Enfin, il reprit le chemin de la maison.

Max adulte put souffler de soulagement : le passé avait été respecté ! Maintenant qu'il avait ses réponses, il devait agir pour son propre futur immédiat. Comment repartirait-il sans modulateur ? Inquiet, il se morfondait en sachant qu'il lui était impossible d'en fabriquer un à cette époque...

La solution était simple, trop évidente peut-être, et elle ne surgit qu'après plusieurs minutes d'angoisse et de réflexion : il connaissait le futur pour les neuf années à venir, mais sa connaissance des quelques prochaines heures lui suffisait pour aller chercher le modulateur dissimulé dans sa chambre, repartir à son époque et revenir quelques minutes plus tard de cette époque passée avec un autre modulateur en remplacement.

Ce qui fut fait sans grande difficulté.

Cependant Max restait, dépité, avec une question insoluble et obsédante à l'esprit : comment avait pu se provoquer ce déchirement temporel introduisant un objet qui n'aurait jamais dû exister ?

Songe

Songe 1

- Entrez, asseyez-vous...
- Bonjour, docteur.
- Bonjour... Monsieur ?
- Chox. Bernard Chox.
- Eh bien, Monsieur Chox, qu'est-ce qui vous amène ?
- Voilà... C'est difficile à dire, à croire surtout . Je viens parce que je suis préoccupé par une chose étrange, un rêve obsédant.
- Vous avez fait un mauvais rêve ?
- Oui, ça devient un mauvais rêve... Car c'est un rêve qui revient, nuit après nuit.
- Vous faites toujours le même rêve ?
- Non. Non, ce n'est pas cela. C'est un rêve continu, un rêve à suivre, un rêve à épisodes. A chaque fois que je m'endors, mon rêve se poursuit. Il reprend exactement là où il s'était arrêté, comme une autre vie qui me serait offerte lorsque je dors.
- C'est peu banal, jeune homme ! Je n'ai jamais entendu parler d'un tel cas, mais quel est le problème ? Vous semblez effrayé et vous parliez de rêve obsédant ?
- C'est que... Ce n'est plus tout à fait un rêve : ça devient un cauchemar !

- Un cauchemar ? Cette autre vie dans vos rêves n'est donc pas attrayante... Qu'y a-t-il d'horrible pour en faire un cauchemar ? Vos rêves vous font peur ?
- Euh... Non... Non, ce n'est pas vraiment le problème. Le problème vient de la réalité, des suites du rêve.
- Expliquez-vous.
- C'est que mon rêve interfère avec ma vraie vie, la réalité !
- Comment cela ?
- Regardez ! Mon dos, il est griffé !
- Effectivement... Enlevez complètement votre chemise, s'il vous plaît... De bien vilaines griffures ; et aussi là, au cou, on dirait une morsure ! Une morsure peu profonde, ma foi. D'où cela vous vient-il ?
- C'est mon rêve !
- Je ne comprends pas ?
- Ces griffures sont survenues dans mon rêve, et, à mon réveil ce matin, elles étaient là, bien présentes, bien réelles sur mon dos !
- Intéressant... Donc, en vous couchant hier soir, vous ne portiez aucune marque ?
- Oui.
- Et ce matin, dès votre réveil, vous avez constaté ces griffures ?
- Oui... ça me fait mal.
- Je vais vous prescrire quelque chose. Dans votre rêve, qu'est-ce qui vous a fait ça ?
- J'ai... Je... Euh, j'étais avec une fille. Nous faisons l'amour, pour la première fois. Je la connaissais à peine et j'ai découvert que c'était une vraie tigresse ! Elle s'est accrochée à moi, pour me blesser.
- Volontairement ?
- Oui. Pour me faire du mal.

- Sadique ?
- C'était un jeu pour elle. Mais quand je me suis vu ce matin, j'ai pris peur. Comment est-ce possible, docteur ?
- Eh bien, j'y vois plusieurs explications. Vous savez, lorsque l'on rêve, la réalité extérieure peut agir sur le rêve ; de même, le rêve peut faire commettre certaines actions.
- C'est à dire ?
- Eh bien, je pense que vous vous êtes meurtri vous même. Dans le sommeil, la fonction motrice est normalement déconnectée de la pensée : vous rêvez que vous courez et vous ne faites aucun mouvement. Mais il arrive que cette déconnexion soit imparfaite et que l'action dans le rêve vous fasse faire des mouvements de la tête, des mains, parler parfois aussi. Certains sont somnambules : ils se lèvent et se déplacent !
- Vous pensez que je me suis griffé seul ?
- J'en serais persuadé s'il n'y avait cette morsure... Quoiqu'elle doive s'expliquer. Regardez bien chez vous, dans votre chambre : n'y aurait-il pas un objet qui permettrait de faire ce type de blessure ?
- Je ne sais pas, peut-être...
- Regardez en rentrant chez vous et vous me le direz la prochaine fois.
- Bien.
- Et cette femme qui était dans votre rêve cette nuit, elle était dans les rêves précédents, ce que vous appelez vos "rêves à épisodes" ?
- Non. Enfin, oui. Je l'avais déjà vue.
- Et vous n'aviez subi aucune conséquence dans le passé de ces rêves ou cauchemars ?
- Non. Aucune. Jamais.

- Quelle est le fil conducteur de vos rêves ? Quelle est votre vie dans ces rêves ?

- C'est une vie toute banale :j'ai un appartement, un travail régulier, pas de famille, pas de souci. Et pas d'ennui jusqu'à l'arrivée de cette fille... Sinon, je n'y voyais aucun inconvénient à cette série de rêves à suivre ; j'avais une deuxième vie bien tranquille, voilà tout. Je ne serais jamais venu vous voir s'il n'y avait pas eu "ça" !

- Ce qui me fascine, c'est que votre rêve se poursuive de nuit en nuit. Et ça dure depuis longtemps ?

- Ça? Je n'en sais rien. Longtemps, oui : des années, certainement. Combien ? Je ne saurais pas répondre.

- C'est fantastique. Jamais je n'avais entendu parler d'un tel phénomène. Voilà qui intéresserait nombre de chercheurs. Si vous me le permettez, il faudrait que je vous présente à un collègue, un psychanalyste. Ce qui vous arrive l'intéressera certainement et il pourra sans doute vous aider mieux que je ne le fais moi-même.

- Docteur ?

- Oui ?

- Autre chose... Mes mains. Regardez mes mains. Elles ont changé aussi depuis hier. Regardez ces longs doigts nouveaux. Ils sont affreux !

- Vos mains sont fines et longues, mais je ne les trouve pas changées, je vous l'assure. Ce doit être une impression. Cela a-t-il un rapport avec vos rêves ?

- Non... Non !

Songe 2

- Bonjour, docteur.
- Bonjour, Monsieur Chox. Je vous en prie, entrez. Je vous présente le docteur Maryse Dubois qui s'intéresse à votre cas. Elle pratique la psychanalyse.
- Non ! Non ! Ce n'est pas possible !
- Mais que vous arrive-t-il donc ? Calmez-vous, asseyez-vous. Voilà. Maryse, tu veux bien... Mais qu'as-tu donc Maryse ?
- Cet homme... Il était dans mon rêve de cette nuit ! Je te le promets. Il s'appelait aussi Chox, mais je n'avais pas fait le rapprochement. Cette coïncidence est pour le moins troublante.
- Et vous, Monsieur Chox, qu'en pensez-vous ?
- C'est... C'est bien elle.
- Elle est dans vos rêves ?
- Oui, je la connais bien. Je la vois souvent, mais elle n'est pas docteur, elle est comptable.
- Je ne me souviens pas de mon métier dans ce rêve. Je venais vous voir au petit matin ; je cherchais ma soeur que vous raccompagniez tous les soirs après le travail... Vous approvisionnez les rayons d'un commerce ?
- Oui, dans mes rêves... Votre soeur est caissière.
- C'est curieux ; en réalité, je n'ai pas de soeur. Votre rêve se poursuit de nuit en nuit ?
- Oui. Vous aussi ?
- Non. Désolé. C'était la première fois que je faisais ce rêve. C'est extraordinaire : je vais vous rencontrer et notre premier contact a lieu en rêve. Mais avons-nous réellement rêvé la même chose ? Ecoutez-moi, je vais vous raconter cela. J'étais affolée : ma soeur était très ponctuelle le soir et elle ne sortait après son travail qu'avec moi. Nous vivions ensemble dans le même

appartement et elle n'avait pas de flirt. Je venais vous voir le dimanche matin car j'étais sans nouvelles de ma soeur depuis la veille. Comme c'était vous qui la reconduisiez habituellement après le travail, il était logique que je vienne me renseigner auprès de vous. Vous m'avez dit que ce soir là elle avait un travail à finir et que vous étiez parti seul. Aussi, je vous ai laissé pour me renseigner ailleurs. C'est cela ?

- Oui... Oui, tout à fait. Ensuite, qu'avez-vous fait ?

- Je ne vous ai pas revu. Je suis allée voir d'autres personnes, des relations de travail de ma soeur...

- Ensuite ?

- Je ne sais plus. Mon rêve s'est interrompu là.

- Ensuite ? Ensuite !

- C'est tout. Pourquoi cette insistance ? L'histoire n'est-elle pas la même pour vous ?

- Si... Oui, tout à fait...

- Quel est votre souci alors ? Est-ce que cela a une relation avec vos blessures ? Oui, votre médecin m'a tout dit. Cette femme qui vous a griffé et mordu est-elle la soeur que j'ai eue en rêve ?

- Oui... C'est elle.

- Vous ne sembliez pourtant ne pas avoir d'affinités l'un pour l'autre.

- Justement ! Je ne sais pas pourquoi, mais cette nuit là, elle a répondu à mes avances !

- Pourquoi n'est-elle pas rentrée ? Elle était chez vous ?

- Non ! Elle... Elle est devenue folle. Nous nous sommes aimés et elle m'a mordu au sang. Je l'ai giflée et elle est partie comme une furie.

- C'est curieux...

- Oui ?

- C'est curieux cette histoire de rêves à épisodes qui se poursuivent de nuit en nuit. Ce qui est étrange surtout, c'est que tout cela tienne debout ! En effet, normalement, au moment du réveil, les rêves sont criants de vérité, mais après quelques minutes de réflexion, tout s'effondre. On constate rapidement toutes les incohérences, toutes les confusions du songe. De là à ce qu'il y ait une suite ultérieure, c'est quasiment inconcevable ! Votre cas est vraiment intéressant !

- Je me moque de l'intérêt de mon cas, ce que je veux, c'est la paix ! Ne plus poursuivre ce rêve, jamais ! Je vous en supplie, aidez-moi !

- C'est tout à fait ce que je me propose de faire, mais pour cela, il faut que l'on puisse discuter plus longuement, que je puisse analyser ce qui dans votre vie réelle peut impliquer de tels rêves. Nous devons convenir d'un rendez-vous. Mercredi serait possible ?

- Oui, oui. Le plus tôt sera le mieux.

- Et si jamais je vous rencontre encore en rêve, je ne manquerais certainement pas de vous aider !

Songe 3

- Entrez, c'est ouvert ! Docteur... Vite ! Elle a voulu me tuer... Saloperie de psychiatre !

- Mademoiselle Dubois ? Elle est psychanalyste.

- Merde ! Elle a voulu me tuer. Regardez ! Elle m'a tiré dessus.

- C'est affreux ! C'est fou... Incompréhensible...

- Voyez toute l'aide qu'elle m'a apportée !

- Mais ce n'est pas possible... Effectivement, on dirait une blessure par balle. Je vais vous l'extraire. Attention,

ne bougez pas. Restez calme... Tout cela est si étrange, je ne comprends pas le lien avec les événements de cette nuit... Je vous dois une information, peut-être pourrez-vous comprendre : Mademoiselle Dubois est morte cette nuit. Elle a été retrouvée ce matin dans son lit, tuée de plusieurs coups de couteau.

- Je vous l'avais dit. Mes rêves sont déments ; je sème le malheur autour de moi et sur moi ! Alors, cette balle, vous y arrivez ?

- Non ! Ce n'est pas possible ! Il n'y a aucune balle !

- Voyez, c'est fou ! Qui me sauvera ?

- Calmez-vous. Je vous recouds ça. Je vous l'assure : il doit y avoir une explication raisonnable à tout cela.

- Ah bon, tiens donc ! Une explication raisonnable à l'irrationnel ! Et vous pouvez me dire qui a tué le docteur Dubois ?

- Je... Personne. On ne sait pas. J'ai vu le commissaire avant de venir. Il ne comprend pas : pas d'arme du crime, aucun couteau ensanglanté, et tout était verrouillé de l'intérieur. Pas de trace de lutte. Tout était en ordre, mais elle gisait dans son lit, comme assassiné pendant son sommeil...

- Je vous l'avais dit ! J'ai peur...

- Racontez-moi : que s'est-il passé dans votre rêve cette nuit ?

- C'est... C'est épouvantable ! Votre psychanalyste, au lieu de m'aider, elle est venue pour me tuer !

- Racontez-moi ça calmement.

- Elle est revenue me voir dans mon sommeil, mais ce n'était pas la même personne, ce n'était pas le docteur qui était là, mais l'autre... Son visage n'était que haine. Nous avons échangé quelques mots puis elle m'a menacé avec un revolver.

- Que voulait-elle ?
- Toujours sa soeur !
- Que s'est-il passé ensuite ?
- Je ne savais rien de sa soeur ! Alors elle a tiré.
- Ensuite ?
- Rien.
- Comment ça, rien ? Votre rêve ne s'est pas arrêté là ? Vous n'étiez que blessé. Un homme comme vous ne perd pas connaissance pour une telle blessure ! Qu'avez-vous fait ensuite ? Comment est-elle morte ? Répondez !
- J'ai... Je me suis défendu... J'ai réussi à la désarmer et... Je l'ai frappée avec un couteau de cuisine...
- Plusieurs fois ?
- Oui, je crois. Plusieurs fois.
- Ensuite ?
- Ensuite ? Elle était morte ! Morte, vous comprenez ? Regardez mes mains ! Elles sont pleines de sang. Depuis mon réveil, je les lave, je les essuie... Rien à faire, elles sont toujours ensanglantées ! Je suis maudit !
- Faites voir. Non... C'est incroyable.
- Vous tremblez, docteur...
- Non, non, ce n'est rien. Un léger malaise passager. Toutes ces émotions... Ecoutez, je vais aller chercher des bandages et des compresses pour mieux vous soigner. Je reviendrai avec de l'aide. Restez allongé et reposez-vous. J'en ai juste pour un instant, une vingtaine de minutes tout au plus. La piqûre d'anesthésiant local que je vous ai faite devrait vous aider à vous calmer et dormir. Essayez de dormir...
- Non ! Surtout pas ! Je ne veux plus dormir, jamais !

Songe 4

- Monsieur Fox ! Que vous est-il arrivé ? Vite, Jacques, aide-moi à arrêter l'hémorragie ; mets des pansements compressifs sur ses poignets !

- Je vous l'avais dit, docteur... Je ne voulais pas m'endormir, mais je n'ai pas pu résister : j'étais trop faible. C'est la fin maintenant et c'est une fin juste.

- Comment a-t-il pu se faire cela ? Il n'y a aucun objet tranchant à proximité et aucune trace de sang vers les autres pièces.

- Je t'expliquerai... C'est encore votre rêve, Monsieur Fox ?

- Oui, toujours le même ; il me poursuit, me hante, mais cette fois, c'est fini : mon cauchemar va disparaître avec moi...

- C'est incroyable, je n'arrive pas à arrêter l'hémorragie ! Le sang coule de partout, c'est à croire que la plaie se déplace hors du point de compression !

- Ne vous fatiguez pas inutilement, je vais mourir. Ce n'est plus qu'une question de minutes. Je suis déjà dans le coma, l'antichambre de la mort... Je vous dois la vérité... J'ai tué. J'ai tué deux fois. La première, c'était samedi soir ; cette garce ne voulait toujours pas sortir avec moi malgré tout ce que je lui avais offert, malgré mes avances qu'elle ne repoussait qu'à moitié ; elle se jouait de moi. Alors, ce soir là, en la raccompagnant, je n'ai pas pu résister à mon instinct. Comprenez, elle était si mignonne, si attirante... Tout me plaisait en elle, tout attisait mon désir. Elle ne s'est pas laissée faire et elle s'est défendue comme elle le pouvait, la pauvre, de ses faibles mains, de sa bouche menue : j'ai été obligé de la frapper et de la frapper encore, et elle est morte... Je ne le voulais pas ! Non, je ne le voulais pas... J'ai caché

son corps dans un bois, sous les feuilles, pour qu'elle repose dans la nature, à défaut d'une tombe civilisée. C'est trop horrible ! Le lendemain, c'est sa soeur qui est venue me voir. Elle m'a réveillé : je n'ai pas eu le temps de réfléchir et j'ai dit n'importe quoi. Je n'ai seulement compris qu'après que mon mensonge serait vite découvert. J'étais épuisé et je me suis recouché, pensant qu'il serait temps d'aviser plus tard. Lorsqu'elle est revenue, elle avait une arme et cherchait à me faire avouer mon crime. Je l'ai entraînée à la cuisine où j'ai pu saisir un couteau. Hélas, le coup de revolver est parti, à bout portant, au moment où je la frappais. Je l'ai emmenée à la salle de bain et je l'ai mise dans la baignoire : elle saignait beaucoup. Elle fut rapidement morte. Je saignais moi-même abondamment. J'avais mal et je me suis évanoui. A mon réveil, la trace de mon nouveau crime était là, dans toute son horreur ! Je ne pouvais plus le supporter ! Comprenez-moi, il n'y avait aucune issue ! J'ai pris le couteau et je me suis coupé les veines des poignets... Vous n'y pouvez rien, je vais mourir... Mais ? Vous n'êtes plus là ? Enfin... C'est donc fini... Mon dernier rêve...

Le fruit

Myrka, vieil homme qui ne pouvait plus s'aventurer de galaxie en galaxie pour bourlinguer d'un système solaire à l'autre, se trouvait une nouvelle fois protagoniste dans le rôle d'un personnage qu'il avait fini par apprécier : celui de premier instructeur de jeunes recrues pour l'exploration interstellaire. Lorsqu'il pénétra dans l'auditorium, le brouhaha habituel des étudiants mourrut aussitôt en laissant place à un silence pesant. Tous s'étaient tus sous la surprise de son apparition, subjugués de sa prestance que l'usure des ans n'avait pas atténuée : aucun des étudiants, après l'avoir vu, ne pourrait plus croire que cet homme leste à l'expression puissante et affirmée puisse avoir plus d'un siècle d'existence. Il fit signe à sa douzaine d'élèves, tout frais sortis de l'adolescence, de se regrouper autour de lui alors qu'il s'assayait sur un fauteuil du deuxième rang de l'auditorium. Il attendit que chacun se soit stabilisé dans une position plus ou moins confortable avant de prendre la parole pour dire, d'une voix grave et douce :

- Avant d'entreprendre quoi que ce soit ce matin, je vais vous raconter une histoire, l'histoire de deux explorateurs de l'inconnu, tels que vous le deviendrez peut-être...

- Bendie et Max étaient heureux d'avoir découvert cette planète habitée ! Depuis des années qu'ils vadrouillaient

dans l'espace sans rencontrer âme qui vive, cette peuplade à l'aspect primitif constituait pour eux l'aboutissement de leurs recherches et leur procurait une joie infinie, un bonheur indescriptible.

Pendant deux heures terrestres ils avaient tenté de communiquer avec eux au travers d'un transcriptophone, mais les résultats peu prometteurs les avaient dissuadés de continuer plus longtemps cette expérience et ils avaient fini par poursuivre leur tentative de communication par gestes, avec une impression de réussite supérieure. Le langage mimique est réputé pour être universel ! Enfin, la délégation de cette peuplade les emmena au village pour rencontrer celui que les deux explorateurs assimilèrent à un chef, selon ce que leur langage imagé leur avait laissé supposer.

Ce chef supputé leur faisait une visite commentée mais peu compréhensible de son domaine, un petit village constitué de monticules de terre aux cavernes spacieuses. Tous les accueillaient aimablement avec ce qui ressemblait à un grand sourire d'où fusait une langue reptilienne agile. Leur petitesse les rendait sympatiques et agréables et chacun des villageois y allait de son commentaire abscons, de quelques mots amphigouriques ou d'un geste ample moins abstrus...

De chemins en ruelles, ils arrivèrent devant une grotte plus petite, au coeur du village. Un être s'approcha d'eux, plus mince que tous ceux qu'ils avaient vus auparavant. Bendie, de son instinct de mâle accompli, vit une prestence féminine en cet être d'allure différente. Aucun doute ne pouvait poindre dans son esprit : c'était une femelle, une femme. D'autres êtres, à l'allure semblable, se tenaient en silence dans la

pénombre, comme intimidés. Les yeux des explorateurs, en s'habituant à l'obscurité, parvenaient maintenant à distinguer une multitude de boules rouge écarlate qui reposaient dans la caverne, amassées au centre et surélevées par rapport au sol. La femme, qui s'était avancée vers eux, leur présenta une de ces boules rouges à l'éclat vif, elle approcha la sphère de sa bouche en passant affectueusement la langue sur celle-ci, puis elle la tendit de nouveau vers les deux hommes. Bendie s'en saisit aussitôt et la renifla... Elle avait une odeur suave et sucrée. La faim réveilla son estomac : il porta l'offrande à sa bouche et croqua à pleines dents. Jax vit ces êtres se raidir ; il reconnaissait en eux la peur, ce langage universel.

En un instant, les deux explorateurs étaient morts.

- *Pourquoi, le fruit était empoisonné ?*

- *Non...*

- Avant d'avoir pu faire le moindre mouvement, les explorateurs ont été lapidés. Leur mort fut brutale et rapide.

Les contacts entre ces êtres et les terriens restèrent longtemps très hostiles : ils ne pouvaient accepter d'avoir des relations avec un monde aussi barbare. Mais Bendie pouvait-il savoir que cette femme lui présentait le fruit de sa chair, son enfant ? Leur langage gestuel pouvait-il leur faire comprendre qu'ils visitaient la maternité ?

Myrka, ravi de l'attention de son auditoire, conclua :

- Vous voyez, il faut être prudent et se méfier des apparences, même lorsqu'on se croit en sécurité. La communication est vitale.

- Comment avez-vous appris cette histoire ? Vous avez connu cette peuplade ?

- Oh, non ! Elle est complètement imaginaire, sortie du cerveau fêlé d'un raconteur d'histoires du vingtième siècle ! Il y en avait beaucoup à cette époque, d'affabulateurs.

- La moralité ?

Méfiez-vous des histoires !

A l'hypothétique terme

Une vie s'arrête ici, ceci est mon testament.

J'atteins aujourd'hui cinquante années d'existence.

Une fois de plus, je vais me suicider.

Je vais me donner la mort et à cette occasion je suis sûr d'y parvenir, j'ai tout prévu - sauf le hasard qui refuse de m'ignorer.

Je sais que je vais encore échouer.

Je n'ai plus de famille pour arranger un héritage et il ne s'agit pas d'un legs ; je ne possède pas de fortune ni de biens méritant le partage mais, d'une façon étrange, je dispose d'un héritage de connaissance, mon témoignage cognitif des soeurs Vie et Mort.

Que ces lignes puissent vous servir, c'est tout ce que j'en attends ; qu'en retour elles me soient d'un quelconque secours, c'est au-delà de mes espoirs.

Je souhaite vous laisser un mot, je souhaite laisser un mot à la postérité.

Postérité, quel mot dérisoire !

La postérité, quelle sera-t-elle ?

Celle de ma vie présente ?

Celle du report de cette vie : celle de ma vie future ?

Je suis mort maintes fois et pourtant toujours je vis...

J'aurais dû mourir à la guerre où tant d'êtres sont morts autour de moi.

J'aurais dû mourir dans cet accident de voiture qui me meurtrit la mémoire, plaie incurable et éternelle de ma vie.

J'aurais dû mourir de ce premier suicide trois semaines plus tard.

J'aurais dû mourir...

J'aurais dû mourir tant et tant d'autres fois !

Que la vie tient à moi ! La mort ne peut-elle rien ?

La mort des autres est si égoïste...

Ma propre mort, si attendue, tant espérée,
ma mort, synonyme de délivrance, heureux instant ultime de ma vie,

cette mort, essence de la vie, promise par la vie,
me sera donc sans cesse refusée.

La guerre, oui la guerre, cette grande pourvoyeuse de victimes, n'a pas voulu de moi comme cadavre...

Ou dans une autre vie parallèle, qui sait ?

Je dois avoir mon nom sur un monument dans ma ville natale, mais pas dans cette vie, pas dans cette vie-là, pas avec ces acteurs : c'est une autre comédie, une comédie dramatique ! Mais qui peut s'en divertir ?

La vie m'a marqué ; elle a tué autour de moi, mais cette cruelle ne m'a jamais abandonné.

Elle s'est accrochée à moi alors qu'elle fuyait toute ma famille sur une route écarlate.

Mes suicides, la vie les a tous refusés.

Je n'ai pas réussi à mourir.

Des coups durs, j'en ai eus ; la mort, je l'ai rencontrée maintes fois mais jamais je n'ai pu l'accompagner, jamais elle ne m'a accordé le dernier voyage.

Elle m'a toujours échappé.
Elle n'existe pas, j'en ai la certitude aujourd'hui.
A moins que...
A moins que seule la vieillesse, cet espoir fou, puisse octroyer la mort ?
Mais la médecine fait trop de progrès, trop de découvertes.
La médecine va trop vite.
La vieillesse risque d'être pour moi l'ultime illusion de la vie : l'homme parviendra à inventer l'immortalité - non pas celle que je connais - mais une immortalité logique, implacable, une éternité de vie horrible !
Je refuse l'immortalité contre gré.
Le décès est interdit, je l'affirme.
Je revendique le droit d'être pessimiste après toutes ces vies que je n'ai pas voulues !
Sauf la première, peut-être ?
Non. Mes parents me l'ont donnée, offerte, imposée.
Et je l'ai acceptée sans savoir que c'était un cadeau éternel...
Il ne manquerait plus que la Nature réinvente l'Eau de Jouvence !

Je suis un acteur de la vie qu'elle refuse de congédier : elle me garde comme sa chose. Mais quel jeu jouons-nous ?
J'exige que ma vie se termine ici !
Combien de fois suis-je mort sans m'en rendre compte ?
Cinq fois ? Cent fois ? Tous les jours ?
J'ai estimé plus de vingt causes évidentes de décès, mais qui accepterait de me croire ?

Je passe d'une scène à l'autre, comme vous tous certainement, mais les faits sont insidieux.

Personne ne peut s'en rendre compte : comment l'ai-je pu ?

L'expérience est là : les gens meurent, moi pas.

Le phénomène est-il en chacun de nous ?

Quel serait alors cet enchevêtrement inextricable de vies de tous et de chacun ?

Ai-je tord ou raison ?

Je ne suis pas fou.

Pas plus fou tout de suite que dans les heures, les mois, les années précédentes.

La folie serait une mauvaise appréhension de la réalité, ou une fuite du réel.

Je ne masque pas mes sens : la réalité m'assaille, me heurte ; ma conscience dissèque ce monde et révèle la vie telle que personne ne l'avait jamais perçue.

Je devrai mourir ce soir, mais le fusil apprêté ne marchera pas.

Comme le poison, comme la noyade, comme tout ce qui avait raté.

Pour vous, oui, il aura fonctionné.

Pour vous, il fera exploser mon être, mais pas pour moi.

Plus que mon âme, je serai encore là.

J'ai bien les cartouches ; elles sont neuves et en état de fonctionnement.

J'ai nettoyé le fusil et je l'ai essayé cet après-midi : chaque coup est parti, sans aléas, sans la moindre défaillance.

Ce soir, oui ce soir, il refusera de fonctionner...

Ou quelqu'un...

Ou quelque chose...

Interviendra dans ma perpétuation de vie, me sauvera in extrémis de ce qui devrait m'apporter le repos éternel.

Pour vous, je serai mort.

Pour moi, il ne me restera qu'à jeter ce non-ultime testament, inutile pour cette nouvelle vie.

Bien sûr, je pourrais en faire un autre, différent, avec cette expérience supplémentaire.

Puis d'autres viendraient, plus précis, plus incontournables, et peut-être me croirait-on ?

Je vis las de la vie.

Et si j'étais le centre de l'humanité ? Si j'étais La Vie ?

Si vous n'étiez qu'images, existantes parce que j'existe ?

Pantins destinés seulement à m'accompagner dans ce purgatoire - ou est-ce un enfer ?

Je vous plains, pauvres êtres animés par ma seule existence, fardeau que je voudrais poser là, pour que ma vie cesse...

A-DIEU

Frustration

Le décès de cet imminent psychanalyste allait poser à l'évidence une énigme : il était tout simplement inconcevable qu'on puisse tuer quelqu'un à la fois en l'égorgeant et en lui tirant une balle dans la tête. Pourtant, le fait hautement tragique était là : ce pauvre homme baignait dans la flaque épaisse de son sang échappé de sa gorge béante et son crâne défoncé laissait voir ce cerveau réputé réduit à une simple matière inerte.

Je me relevais et je détournais le regard, ne pouvant plus supporter cette macabre scène. Les questions et les faits se bousculaient dans mon esprit sans que j'arrive à les ordonner. Enfin, une première décision s'imposa : appeler la police... Mais pourquoi sa femme ne l'avait-elle pas fait ? Pourquoi m'avait-elle prévenu, moi, son plus proche voisin ? Tout paraissait si étrange dans son comportement... Comment, elle, qui était tétraplégique et donc qui ne pouvait pas monter à l'étage où je me trouvais avec son défunt mari, comment, elle, qui m'avait appelé au téléphone en m'affirmant que son mari avait eu un accident, comment pouvait-elle savoir qu'il était mort ? Etait-ce un piège qu'elle m'avait tendu malgré ses airs effarés ?

Je regardais à nouveau le mort et je m'aperçus que le meurtre était récent : la flaque de sang s'était encore élargie depuis mon arrivée. Que faire ? Il n'y avait pas de téléphone dans la pièce et je craignais à présent de sortir : qui savait ce qui m'attendait hors de ce bureau ?

L'assassin se trouvait-il encore sur les lieux à m'épier dans l'ombre ?

Sans plus d'hésitation, je me précipitais hors de la pièce macabre pour dévaler du même élan l'escalier plongé dans la pénombre où je crus deviner, dans quelques recoins, des regards qui m'épiaient. Au rez-de-chaussée, je m'arrêtais, haletant, tous les sens aux aguets, prêt à me défendre au moindre bruit, au moindre mouvement, lorsque mon regard se porta sur le vestibule. La porte d'entrée entrouverte invitait le vent glacial de cette nuit d'hivers à pénétrer dans la maison et à me geler les os. Tout mon corps frissonnait quand soudain

Bonus...

Des nouvelles, encore des nouvelles !

Sublime jaune

JPM – février 1999

Le jaune est expulsé et aussitôt le cordon ombilical est coupé. D'abord en boule, le jaune prend son aise jusqu'au bleu. De chaque côté, une colline domine, l'une noire, l'autre blanche, deux collines sans âme. Des traces anciennes, durcies par l'âge, témoignent d'un passé riche de mélanges.

Le jaune s'étale et vient au contact du bleu. Une couleur naît, mince filet vert dont s'enorgueillit le jaune :

- Regarde, bleu, ce que je fais de toi !

Le bleu méprisa le jaune d'un profond silence.

- Bleu ! Adore-moi ! Je vais illuminer le rêve !

Le bleu ne voulait pas prêter attention au nouveau venu, mais l'ardeur et l'insolence du gamin le firent se répandre :

- Jeunet, j'ai l'essence basique de l'intelligence et de la raison. Je suis celui qui illumine par mes coloris dame Nature. Sans moi, l'air et l'eau ne seraient pas. Reste à ta place.

- Tu n'y es pas : l'éclat de ma substance fera resplendir l'œuvre du Maître ! Je serai la source où son génie puisera la matière de ses émotions !

- Le Maître m'a choisi. Je suis l'initiateur. Tu seras mon faire-valoir, comme le noir et le blanc. Tu n'existeras que par moi.

Le ton était net et tranchant. Comme le furent les poils qui ôtèrent une grande part du bleu et du jaune pour leur faire subir une mutation chromatique.

Les assauts vifs se répétèrent, extirpant des parts plus grandes de matière où furent mêlés le noir et le blanc dans une danse effrénée d'où le Maître arrachait lyrisme et émotions. Les teintes s'accommodaient, les compromis maintes fois traités concluaient pour des harmonies tirées du génie. La douleur de la création se muait en magnificence. La splendeur et l'équilibre trouvaient à chaque fois leur juste correspondance. Les proportions étaient de connivence avec l'inventivité. Bleu et jaune se taisaient, l'humeur emportée dans la tempête créatrice. La pensée travaillait jusqu'à l'épuisement sa Matière brute, la couleur ; la palette des tons mettait en lumière l'idée du Maître.

Mais le bleu avait perdu de sa vivacité. Après avoir subi les derniers assauts, il savait que son heure de gloire était passée. Il savait que la composition colorée qu'il avait portée vers la vie s'était affaiblie. La créativité n'avait pas disparu, certes non. Au contraire, l'exaltation, la passion et l'esprit subissaient encore des poussées de fièvre, mais le jaune était devenu le flambeau de lumière, le pigment de l'imagination. Le temps était aux alliances de couleurs, à la complicité des tons chaleureux pour de nouveaux accords chromatiques.

Le jaune s'était éveillé de son union avec le bleu. Le feu de la création piochait encore dans les entrailles du bleu, mais à moindres touches, pour des nuances où le jaune devenait dominateur. Le jaune, c'était la haute note, l'intensité sonore de la sensibilité. A chaque fois qu'il se raréfiait, la mère procréatrice s'amenuisait pour

le renforcer. Et de nouvelles boules fiévreuses de jaune s'abattaient alors que le bleu vieillissait et durcissait, oublié pathétique de l'inspiration. Le jaune serait roi, ses ancêtres asséchés le lui confièrent.

Oublié le bleu, oublié le vert, le jaune était la teinte de base ! Plus rien ne se créait sans sa coloration. De fines touches, il était devenu le maître. C'était lui l'animateur, le feu de l'émotion. Sa sensibilité s'imposait. Il était source de vie. Son ardeur le faisait multicolore. Il s'associait sans vergogne au blanc et au noir pour leur donner une réalité chimérique. Il les exploitait pour briller de mille feux et rayonner alentours. Sa véracité primitive était sa force. Il était la lumière, le soleil, la chaleur ! Il approchait la teinte absolue, idéale et définitive.

Puis, soudain, tout cessa : finis, les amalgames de tons chauds, finis les entailles profondes qui accrochent la lumière et jouent avec l'ombre. L'espace n'était plus zébré de couleurs aux reflets chantants. Les transparences se figeaient.

L'éternité s'installait avec pour mémoire la palette du peintre.

Alors que tout semblait terminé, le noir s'envola, emporté par un pinceau furieux. Il explosa, il se répandit, il était devenu la seule couleur, celle qui n'existait pas, celle qui ne devait pas exister. Le noir restituait sans retenue la vibration endémique du Maître blessé par ce coloris jaune inaccessible.

- *Le jaune parfait m'échappe... Le jaune sublime se refuse.*
- *Peintre, le rouge est absent de la toile de ton tableau !*

Un bruit violent fit trembler les épis de blé proches :

- *Rouge... Le rouge, petit... Regarde, je répands le rouge sur la toile de ma chemise...*

A Van Gogh, pour « Les champs de blé aux corbeaux »
Juillet 1890



Poème, date ?

J'ai rêvé d'une humanité inhumaine
J'ai rêvé d'une humanité sans femmes

Merci la Religion d'avoir dénigré la femme
Merci les hommes d'avoir préféré les mâles
Merci la science de permettre la sélection

Les femmes ne procréent que des garçons pour la
satisfaction des hommes
Les femmes interdisent la vie aux filles, elles
s'interdisent la Vie

Merci les femmes d'accepter leur perte
Merci les femmes, sous espèce, de disparaître
Mais qui pourra perpétuer l'espèce humaine mâle ?

Merci la science génétique pour adapter les guenons
Merci les singes, sous espèce, de sauver l'humanité

Merci à tous de permettre à l'homme de se perpétuer
Sans le Mal, sans le Diable, sans femme
Sans amour

J'ai rêvé d'une humanité inhumaine
J'ai rêvé d'une humanité sans femmes

Merci les hommes, merci les femmes
Ce n'était qu'un rêve

La recette du jour : l'œuf à la JPM

Aujourd'hui, je vais vous confier la recette du plat hautement culinaire que je réussis le mieux.

Matériel nécessaire : un oeuf (frais de préférence), de l'eau (en quantité suffisante, s'assurer que vos robinets sont bien pleins), du sel de table, un récipient (une casserole fera parfaitement l'affaire), une cuillère à soupe et une source de chaleur (gaz, plaque électrique, barbecue, etc.).

Temps moyen nécessaire : 10' (temps de préparation négligeable si tous les ustensiles et ingrédients sont prêts, la durée essentielle est la durée de cuisson. Bien sûr, si vous devez puiser l'eau ou aller la chercher à la rivière, ce temps de préparation n'est plus négligeable, de même si vous devez attendre que la poule pondre un oeuf - surtout si vous ne disposez que d'un poussin -, c'est vrai aussi si vous devez attendre lundi l'ouverture des magasins pour acheter une casserole, ou d'avoir payé votre note de gaz ou d'électricité pour disposer du moyen de chauffe. Enfin, tous ces détails d'importance résolus, il faut compter environ cinq minutes pour réussir cette recette, comme je l'ai dit ci-avant).

Première étape (attention, il est essentiel de procéder correctement pour cette délicate étape, sous peine de tout rater) : mettre l'œuf dans la casserole et la remplir d'eau à une hauteur telle que l'oeuf soit complètement recouvert. L'eau peut être en quantité nettement supérieure, mais surtout pas inférieure. Retirer l'oeuf et le mettre de côté, il resservira.

Deuxième étape : mettre une pincée de sel dans l'eau de cuisson (le sel n'est pas indispensable, sauf si vous voulez cuire des nouilles en même temps : c'est possible), et porter l'eau à ébullition.

Troisième étape : lorsque l'eau bout, au boulot ! Plonger délicatement l'oeuf dans l'eau bouillante en utilisant la cuillère à soupe afin d'éviter de le casser ou de s'ébouillanter (ce qui arriverait sûrement si l'oeuf était jeté violemment dans l'eau). A partir de cet instant, laisser bouillir l'eau cinq minutes (en laissant l'oeuf dans la casserole... et l'eau aussi bien sûr)

Remarque : il est possible de mettre l'oeuf dans l'eau avant de chauffer, dans ce cas compter cinq minutes (pas forcément de tête, il est possible de compter sur une horloge, mais une grosse dans le genre pas fragile) à partir du moment où l'eau bout. Je déconseille de le faire, à moins d'être sûr que l'oeuf n'est pas fécondé, sinon, ce serait cruel de faire souffrir le pauvre embryon en le portant doucement à cent degrés.

Quatrième étape : après les cinq minutes de l'étape précédente, retirer la casserole de la source de chaleur pour laisser refroidir. L'eau peut être jetée aussitôt (en prenant garde de ne pas se brûler), mais il est impératif de conserver l'oeuf. Il est possible d'activer le refroidissement de celui-ci en le plongeant dans l'eau froide.

Cinquième étape : la consommation de ce met raffiné, l'oeuf dur ! Là, je ne puis vous donner aucun conseil car j'ai horreur des oeufs durs. J'aurais pu vous donner

la recette de l'oeuf coque, mais c'est beaucoup trop délicat et je le rate à chaque fois. Pensez : il faut cuire le blanc de l'oeuf (l'albumine) mais pas le jaune. Celui-ci doit seulement être chaud et rester liquide (comme un oeuf au plat, ou poché, deux autres recettes pour lesquelles j'échoue lamentablement). De plus, je n'aime pas les oeufs à la coque... tout comme les oeufs sur le plat ou pochés.

Après lu ça, vous pouvez aller vous faire cuire un oeuf !

JPM - 23 novembre 1996

Coup d'Etat

Aujourd'hui, on me donne vie.

Aujourd'hui, cinq individus éparpillés aux frontières du pays m'extraient de ma chrysalide.

Conçue et libérée, je prendrai mon envol ! je dévorerai l'espace et, de proche en proche, telle l'araignée, je tisserai ma toile, je prendrai les âmes dans mes filets, je me nourrirai des commérages, je m'amplifierai pour courir, bondir et filer, j'animerai les conversations, je me propagerai, colportant, diffusant, divulguant mon apparence, je me multiplierai pour me populariser, pour me répandre et me reproduire ; je viendrai à point donné dans ce contexte tendu où je me diffuserai pour répondre à une attente et à une angoisse globale, je serai l'espoir du cœur, je me fortifierai de bouche à oreille et je me nourrirai de mes vecteurs, j'armerai mes conquêtes d'une substance nouvelle pour m'affermir, me renforcer et me consolider, puis les détails, de répétition en répétition, me mettront plus en avant et, fortifiée, je m'appuierai sur les notables pour grossir et accentuer ma domination, mon essence va s'accroître, enfler dans des proportions indéniables ; accréditée par mon ampleur, je déferlerai de villages en villages, je gagnerai les villes, je circulerai sous le manteau, puis sans impunité ; enfin, je m'étendrai pour irradier tout le pays, je m'imposerai aux profondeurs de l'esprit, je soumettrai l'âme collective, je me déformerai pour croître et je tromperai les âmes, je me nourrirai de moi-même, je me gaverai des bavardages, je me laisserai couvrir pour me repaître des pensées ; messagère de l'erreur et de la vérité, je serai une nouvelle qui se

propage, mais je ne serai ni la vérité, ni l'erreur, j'aurai l'authenticité des faits, je serai une certitude dans la bouche de ceux qui me rapporteront, je serai parole d'évidence et d'exactitude, j'aurai le sophisme lucide et l'objectivité sera égarée, ma vraisemblance sera illusion ou méprise et le raisonnement sera vicié car, de nature dichotomique, je porterai la vérité et je porterai l'erreur ; j'arborerai l'imposture, je m'exhiberai pour croître, je m'exporterai pour précipiter en retour une force diversifiée, insidieuse ; fortifiée, j'appâterai d'une touche d'affectivité pour faire frémir et ressortir la sensibilité, pour me parer d'une humanité portée par l'émotion ; je serai le facteur d'un nouveau fléau sans consistance mais au danger réel, coursier rapide et actif de nouvelles erreurs ; tantôt empressée, tantôt indolente, j'aurai toujours ma vivacité de faussaire, je répondrai à la terreur et je sèmerai la terreur, j'exorciserai l'angoisse, je conjurerai la peur et je chasserai l'inquiétude, tout ce que je touchera sera altéré, appauvri, mais qu'importe ! contrefaite, dégradée, je ne serai pas ébranlée, je serai plus forte encore, fardée par tous les esprits aveugles qui m'entretiendront, parée d'une sensibilité à fleur de peau je continuerai à tromper et à me dénaturer, je poursuivrai mon oeuvre de communication, orale, de proche en proche, je serai le lien de conversation de régions entières, on me divulguera en confidence ou on me livrera à cris, et je gagnerai la capitale, je vivrai de la collectivité, je serai la réponse à l'inconscient collectif qui ignore tout besoin de connaissance ; pour satisfaire les esprits fragiles, je serai le soutien d'un unisson irresponsable, l'inquiétude sera ma nourriture, la crainte mon essence ; d'appréhension en émotion, je

me bâtirai sur le malaise et la préoccupation de la population, je torturerai ses soucis et je cultiverai son effroi pour qu'elle me fasse croître car je serai le soulagement de sa peur, oui, je serai le soulagement à l'inconnu, je serai le remède obscur des espoirs secrets, je serai le révélateur extérieur des pensées enfouies et refoulées ; devenue une évidence publique, je n'aurai nul besoin de preuves, je m'affirmerai, me confirmerai et serai mon propre témoignage, ma conviction sera dans le regard et les paroles des autres, je serai le pendant trompeur du déséquilibre, le secours du faible, je serai la réponse aux désirs et aux angoisses, aux soifs de rêve, je serai la justification des attentes, je comblerai les besoins, je serai l'oracle du peuple et je fragiliserai la société pour provoquer l'événement, car j'écrirai l'Histoire, j'encouragerai l'action, j'inciterai les indécis, je pousserai les faibles, j'utiliserai la brèche des esprits influençables, j'inciterai à l'acte, quelles qu'en soient les conséquences ; qu'importe l'innocence ! qu'importe la vérité ! qu'importe l'erreur ! je suis la messagère irraisonnée de la terreur.

- La rumeur part aujourd'hui. Dans une semaine, le gouvernement sera déstabilisé et ce sera à nous d'agir.

- Un plan machiavélique, mon colonel !

- Merci. Oui, un plan très habile...

- La peur du peuple nous portera au pouvoir.

La porte explose. Une dizaine d'hommes armés envahissent la pièce avec précipitation. Les armes menaçantes sont pointées sur les deux hommes aux visages surpris.

- Colonel Bremra, vous êtes en état d'arrestation...

Le chef du commando tourne autour de ses deux prisonniers avec un sourire satisfait avant d'ajouter :

- Je suis heureux de vous surprendre chez vous : je craignais que la rumeur de ces jours-ci sur votre éventuelle arrestation vous incite à fuir le pays !

© JPM@FNAC.NET – février 1997

Vol de la mort

Même au sommet du Mont Saint Clair, l'air était encore chargé de chaleur en cette journée d'été. Nombreux étaient les touristes qui avaient déserté les plages pour admirer le panorama à l'instant précieux où les lumières commençaient à fleurir, minuscules symboles des vies qui s'animaient de toute part.

Une adolescente filiforme, vêtue d'un short blanc et d'une chemise de coton bleu ciel aux pans noués, se sépara d'un des groupes pressés contre la rambarde. D'un geste langoureux des mains, elle rejeta en arrière ses longs cheveux noirs. Elle se dirigeait avec nonchalance vers le pylône hérissé d'antennes qui trônait au milieu de la place. De ses yeux bleu ciel mi-clos, elle regardait le sommet de cet assemblage d'acier tout en marchant. Elle s'arrêta au pied, devant une échelle de fer à la peinture écaillée par la rouille.

Elle toisa du regard le pylône : vingt mètres la séparaient de la plate-forme qui culminait. Elle pourrait gagner le ciel par cette tour d'acier. Au début de l'échelle, sur le premier arceau protecteur, un vieux cadenas obsolète n'avait plus que la valeur symbolique d'une interdiction : l'accès était réglementé par une grille aujourd'hui disparue. L'adolescente se retourna et elle remarqua son frère, un petit gamin blond aux yeux bleus, qui regardait avec envie cette échelle et son sommet : c'était une provocation pour son esprit d'enfant curieux et casse-cou. Elle voyait un visage à l'expression ravie, prêt à la suivre si elle grimpait.

- Sandy, on monte ?

Méprisant la question, Sandrine se détourna de l'échelle pour s'intéresser à la croix de béton, symbole du martyr du Christ, qui jouxtait le pylône sur la place. Elle s'en approcha d'un pas désinvolte en ignorant la présence de son frère.

Elle sauta sans bruit la protection qui ceinturait la croix. Mains sur les hanches, elle leva les yeux du pied au sommet de l'édifice. Elle s'arrêta un instant à détailler les blocs supportant les éclairages fluorescents qui illuminaient la croix la nuit, la rendant visible à des kilomètres. Le bloc inférieur, qui avait perdu son couvercle opalescent, laissait voir les tubes fluorescents, les selfs, les raccordements électriques et les fixations.

Sandrine, d'un mouvement précis, se positionna le long de la croix et elle assura sa première prise sur une équerre du coffret de lumière. Son frère, resté derrière les barreaux, la suivit des yeux lorsqu'elle escalada en s'agrippant aux moindres saillies. Elle grimpa avec agilité, les mains passant d'une prise à l'autre, les pieds trouvant toujours le point d'appui nécessaire. Elle se hissait en ignorant les meurtrissures de ses doigts crispés sur les ferrailles des fixations. Rapidement, avec une souplesse d'alpiniste, elle atteignit le sommet par une succession de sauts et de rétablissements précis. Il y avait bien 12 mètres du sommet au sol, suffisamment pour que le saut de l'ange fut le saut de la mort, surtout si elle se fracassait sur les blocs de béton ou sur les barreaux d'acier de clôture. Debout sur le faite de la croix, Sandrine fit trois tours complets sur elle-même, les bras écartés, sans le moindre tremblement, sans vaciller, le regard fixé sur la pénombre lointaine.

Elle se figea face à la mer, le corps tendu, les poings serrés, puis elle poussa un hurlement de désespoir. Ce cri inhumain fit tressaillir toutes les âmes de la place perdues dans leur contemplation de l'horizon.

Lorsque ces visiteurs du soir se retournèrent, un charme fantastique percuta leur imagination et la réalité. Perché sur la croix, c'était quoi ? Certains virent un oiseau, un goéland énorme. D'autres virent un fauve, un lion majestueux. L'un vit un aigle, l'autre un monstre ailé hybride. Un jeune homme vit un buste de femme avec une tête d'homme ; une jeune fille vit le buste musclé d'un homme avec une tête de femme. Un enfant vit une tête de bélier, son camarade une tête d'épervier. Une jeune femme vit un soleil resplendissant mais non éblouissant. Une femme enceinte vit Jésus sur la croix, un homme vit un bûcher alors qu'un vieillard discerna dans un flou de brume un cercueil. Une tornade s'imposa à l'esprit d'un homme frêle agrippé à un poteau... Chacun avait sa représentation, d'une gargouille à un ange en passant par toutes sortes d'animaux, surtout des oiseaux. Toutes ces représentations allaient du fabuleux au cauchemar, du magnifique à l'horrible, de la vie à la mort.

Sandrine, sans la moindre hésitation, d'un bond majestueux, se jeta dans le vide les bras en croix. Tous regardaient effrayés le petit corps choir. En une fraction de seconde, la peur et l'horreur s'étaient dessinées sur leurs visages. Le temps s'était ralenti, Sandrine tombait avec grâce et lenteur vers le drame...

Soudain, la chute s'arrêta à mi-hauteur. Le temps s'était arrêté. Tout était immobile. Tout, sauf un être fantomatique qui s'extrayait du corps resté en suspens. L'ectoplasme, après une courte hésitation, alla s'asseoir

au sommet de la croix. Stupéfait, le fantôme de Sandrine regardait les êtres humains figés à ses pieds, si petits, si fragiles et si mystérieux.

- Ils sont compliqués...

Sandrine se retourna : un oiseau, un goéland sorti du néant se tenait à sa droite, sur la branche de la croix. Elle n'avait plus aucune expression d'étonnement : elle savait que c'était cet oiseau qui avait parlé. Elle répondit :

- Je suis compliquée, moi aussi.

- Naturellement. Sens-tu la vie proche ? Le monde est vaste, plus immense que ton regard. Quelle existence désires-tu ?

- Qui es-tu ?

Le père de Sandrine, figé dans cette aberration intemporelle, que voyait-il ?

Il voyait sa fille, assise au sommet de la croix. Il voyait, assis sur une branche de la croix, à sa droite, un monstre hybride. Il voyait un être ailé au corps de lion, avec un buste et une tête de femme qui discutait avec sa fille.

- Qui es-tu ?

- Ceux qui vont mourir m'appellent la questionneuse.

- Tu poses des énigmes ?

- Je suis le symbole des croyances portant sur le sort ultime de l'homme. Je suis donc source d'énigmes. Connais-tu la réponse à celle-ci : Qui a quatre pattes le matin, deux à midi et trois le soir ?

- Bien sûr, c'est dans tous les manuels scolaires : C'est l'homme. Il marche à quatre pattes quand il est enfant, il marche debout quand il est adulte et il utilise une canne quand il est vieux.

- C'est bien. Tu comprends, c'est immuable, c'est la destinée de l'homme. Voilà ce que je suis : je suis la destinée de l'homme, je suis la lumière de vie. Je fais fuir la maladie, mais je suis aussi la mort. C'est ma double nature. La vie et la mort sont inscrits en moi.

Le père de Sandrine avait vu une représentation du dieu Soleil, il avait vu l'incarnation des pièges de la destinée, il avait vu le Sphinx.

Le frère de Sandrine, figé dans cette aberration intemporelle, que voyait-il ?

Il voyait sa sœur, assise au sommet de la croix. Il voyait, deux oiseaux marins, immenses tels des albatros, posés de chaque côté de Sandrine, chacun sur une branche de la croix. Il voyait deux oiseaux fabuleux qui discutaient avec sa sœur.

- Qui êtes-vous ?

L'oiseau à sa droite répondit :

- Je suis fille des dieux du vent.

L'autre oiseau ajouta :

- Nous sommes le bonheur. Ceux qui nous appellent aspirent au calme.

Sandrine regarda son frère figé au-dessous d'elle. Ses grands yeux immobiles d'enfant semblaient l'interroger. Sans se détourner, elle demanda :

- Que vont-ils devenir ?
- Tu ne leur es pas indispensable.
- Mon pauvre frère... Mérite-t-il mon geste ?
- Il n'y a aucune justification. Chaque être est entier, même si les hommes interfèrent les uns avec les autres.
- Je veux mourir, je ne veux pas leur malheur.
- Pourquoi veux-tu vivre ?

Sandrine se tourna vers l'oiseau avec un regard décontenancé :

- Pourquoi je veux mourir ?
- Il nous importe peu de savoir pourquoi tu veux mourir. Dis-nous pourquoi tu veux vivre. T'es-tu déjà demandé les raisons de vivre ?
- Les raisons de mourir sont plus importantes.
- Les raisons n'ont pas de poids, ni les raisons de mourir, ni les raisons de vivre. Il n'y a pas de balance. Mourir est déraisonnable. Mourir est dicté par la passion, pas par la raison.
- J'ai donc des passions de mourir.
- La passion est fugitive, mais nous concevons que la raison soit une lourde charge pour toi, à cet instant. Lorsque la passion se libère de la raison, elle projette toute sa force, toute son extravagance. Il faut la calmer et se trouver des passions de vivre. La vie est passionnante, mais il faut savoir absorber tous les plaisirs, un à un, en apprécier leur pleine valeur. Il est aisé de vouloir mourir ; ce que nous attendons, c'est de savoir pourquoi tu veux vivre.

Sandrine pleura :

- Vivre pour ma famille ? Pour lui éviter le malheur ?
- Non, on ne vit pas pour les autres, on vit pour soi.
- Mais on peut mourir pour les autres.
- Personne ne mérite qu'on meure pour lui, sauf si la mort sert la vie. Ta mort serait-elle utile à la vie ?
- Non...

L'autre oiseau ajouta :

- Tu as deux besoins essentiels à satisfaire : la satisfaction du corps et la satisfaction de l'esprit. Fais l'inventaire de tous les plaisirs du corps.

L'autre oiseau compléta en écho :

- Fais l'inventaire de tous les plaisirs de l'esprit.

Sandrine répondit à l'un :

- Les plaisirs du corps ?
- Oui. Manger, boire...

Puis à l'autre :

- Les plaisirs de l'esprit ?
- Oui. La beauté, rire...

Elle réfléchit, radieuse :

- Comme ces odeurs de fleurs qui montent avec la nuit ?
- Exactement.
- Et cet air vivifiant qui vient de la mer ?
- Tout à fait !

Elle caressa les oiseaux :

- Comme toucher des choses agréables ?
- Oui. Un animal, un objet, une plante... un être humain. Regarder pour le simple plaisir des yeux ; écouter une mélodie agréable ; bouger tout ton corps.
- Ce que vous êtes en train de m'expliquer, c'est que le plaisir du corps, c'est le plaisir des cinq sens.
- Parfaitement ! Utilise tes sens pour le bonheur, n'en néglige aucun. La vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher, tous sont importants, tous sont des liens privilégiés avec ton environnement, tous sont des liens privilégiés avec le bonheur. Apprends à les utiliser pour ton plus grand plaisir, à chaque instant !
- Mais... les plaisirs de l'esprit ? Ce sont les plaisirs des sens ?
- Tu es perspicace. C'est vrai, les plaisirs de l'esprit sont intimement liés aux plaisirs du corps.

Cependant, la satisfaction spirituelle peut s'élever bien au-delà de la satisfaction physiologique. Y parvenir est la panacée. Absorbe les plaisirs, tous les plaisirs.

Sandrine devint songeuse :

- Ainsi j'aurais les raisons de vivre ?
- La sérénité ne se cache pas, elle est en toi. A toi de te saisir des plaisirs de la vie. Les réponses sont en toi...

Le frère de Sandrine avait vu les symboles de la paix et de la tranquillité, il avait vu l'incarnation de la fin des tourments, il avait vu les alcyons.

La mère de Sandrine, figée dans cette aberration intemporelle, que voyait-elle ?

Elle voyait sa fille, assise au sommet de la croix. Elle voyait, assis sur une branche de la croix, à sa droite, un oiseau fabuleux. Elle voyait un aigle au plumage richement coloré de reflets bleus, rouges et ors qui discutait avec sa fille. Chaque mouvement de l'oiseau provoquait un flamboiement de couleurs.

- Qui es-tu ?
- Je change l'existence de ceux qui me rencontrent. Je suis la vie et la mort.
- Tu es venu pour moi, car je suis morte.
- Es-tu morte pour la vie ?

Sandrine le regardait de ses yeux clairs et profonds où scintillaient les teintes chatoyantes de l'oiseau. Elle était subjuguée par l'oiseau qui répéta :

- Es-tu morte pour la vie ?
- Je ne comprends pas.
- La vie t'a-t-elle quittée ? Ton corps est-il épuisé ? Ton esprit n'est-il plus rien, sans raison ni passion ?

Elle baissa les yeux vers son corps matériel suspendu à mi-hauteur.

- Je vais mourir.
- Rien n'est définitif. Le jour vient de mourir mais il renaîtra demain.
- Cette mort du jour n'est qu'un concept, ma mort est une réalité.
- Ce désir de suicide heurte ton intelligence.
- La passion n'est pas la raison.
- Tu as beaucoup appris.
- Il est trop tard.
- Veux-tu vivre ?

Sandrine baissa la tête. Une larme coula sur sa joue gauche pendant qu'une même larme coulait sur la joue droite de sa mère. Le miroir de la vie s'installait.

- Oui...

La mère de Sandrine avait vu l'Etre doué de toutes les perfections, elle avait vu le Phénix.

Une lueur intense aveugla Sandrine, comme si le soleil s'était installé à côté d'elle, là où se tenait l'oiseau. Le temps reprit son cours. Un oiseau énorme s'abattit au pied de la croix.

- Sandrine ! Descends tout de suite !

La voix angoissée avait une intonation de détresse folle.

- Oui, maman. Je viens...

Avec adresse, Sandrine dégringola le long de la croix avec autant d'aisance que l'escalade. Enfin au sol, elle sauta rejoindre sa famille qui l'encadra et l'entraîna sans un mot vers leur voiture. Ils avaient dans le regard la même lueur animée, des feux multicolores qui dessinaient Sandrine. En quelques secondes, sans bruit,

la place s'était désertée. La nuit passa en silence, sans le moindre mouvement.

Au lever du soleil, les premiers rayons sur le plumage de l'oiseau l'animèrent de feux multicolores. Les couleurs crépitèrent, les flammes jaillirent et l'oiseau disparut dans un intense brasier. Le feu dansait au rythme du chant d'une alouette matinale ; la fumée blanche virevoltait et s'échappait en nuages minuscules aux formes fantasques. Puis d'autres chants d'oiseaux lointains retentirent, le feu s'apaisa, les cendres encore un instant rougeoyantes se ternirent. Il ne restait qu'un amas gris, petit monticule témoin de la réalité de la nuit alors que la teinte du soleil passait du rouge au jaune.

Une légère brise se leva avec l'apparition du jour. Les cendres, sollicitées par cet appel de la mer, se dispersèrent, virevoltèrent, s'assemblèrent. Le vent marin, impuissant, retomba. L'amas regroupé fut pris d'un tremblement ; le contour des cendres perdait sa netteté alors qu'une forme émergeait de cette poussière, une forme ailée. Un oiseau venait de naître ; les cendres avaient disparu.

Le goéland s'ébroua et prit son envol vers le large, plein sud. Il allait rejoindre les oiseaux de mer, à la poursuite d'un chalutier des hommes.

JPM – Vol de la mort – 29/11/01

Six tas d'un mâle heureux : vis comica ?

Aujourd'hui, c'est décidé, je marcherai la tête droite. Jamais plus je ne courberai l'échine. Je regarderai le monde en face ; je suis fort, je suis le meilleur !

... Merde !

J'ai marché sur quelque chose de mou ? Malheur, une crotte fraîche ! Heureusement, c'est du pied gauche - il paraît que ça porte bonheur - mais un étron de chien, ce n'est pas humain ! Que faire ? Pas la moindre parcelle d'herbe nettoyante à l'horizon - forcément, en pleine ville... Que faire ? Traîner les pieds, surtout le gauche, et espérer trouver une flaque d'eau sanzurine pour diluer la crotte en attendant le Square Planchon ? Si seulement j'avais mis mes chaussures à semelles plates : tous ces interstices hostiles à curer, mon Dieu, c'est vice moral ! Et l'odeur, je la sens qui se glisse le long de mes jambes, sous le pantalon, pour venir m'agacer les narines. Que faire sans pincès à vélo ? Serrer la ceinture : plus trois crans. Tout remonte : j'ai un look d'enfer avec mon feu de plancher mais (joie !) j'évite, outre l'odeur, les salissures sur le bas de pantalon. Bonne nouvelle. Et puis je finirai sur le paillason de la voisine, ce ne sera pas la première fois...

Aujourd'hui, comme d'habitude, je baisserai les yeux, j'éviterai la crotte vagabonde et les embûches de la vie ; je suis prudent !

... Ouille !

J'ai cogné contre quelque chose de dur ? Un rétroviseur de camion, ça fait mal ! A-t-on idée de se garer si près des trottoirs ! D'un réflexe inutile, je frotte l'endroit de l'impact (mon front, pas le rétro). Heureusement, je ne

saigne pas, mais une bosse pareille, c'est pas humain !
Que faire ? Pas la moindre pharmacie ouverte à
l'horizon - forcément, un dimanche... Que faire ?
Acheter une escalope chez un boucher et me la plaquer
contre ce front brûlant de douleur ? Quel look d'enfer
j'aurais avec une escalope sur la tête ! Si seulement
j'avais mis quelques glaçons dans ma poche avant de
sortir... Il faut que je quitte cet endroit malsain. A
reculons, je m'éloigne du camion en lançant avec les
doigts les signes cabalistiques d'usage majeur et en
scandant les mots magiques : va t'en rétro, Satana !

... Aïe !

Quel est ce prodige consistant qui me heurte de toute sa
rudesse ? Un poteau indicateur, qui traverse le trottoir !
Rien ne me sera donc épargné, aujourd'hui ? N'y a-t-il
point d'humanité dans cette ville ? Bosse devant, bosse
derrière : c'est bon pour l'équilibre ! Mais non : avec
cette bosse à nouveau, je chancelle sur le trottoir
comme au rythme d'une samba. Dorénavant, je
consulterai les augures avant de sortir. Quelle erreur de
tourner le dos à l'avenir, je marcherai en avant ! Ainsi,
j'aurai pu l'éviter, ce poteau. D'ailleurs, si j'avais pu
l'éviter, cette journée n'aurait pas commencé du pied
gauche : tout ce que j'aurai eu à craindre, c'est les
chiures d'oiseaux !

... Attention, une autre crotte, droit devant, plein sud !
Déplacement latéral leste, à gauche : j'élude le danger !

... Pouf !

J'ai le nez dans un air-bag ? Mille excuses,
mademoiselle... Cette rencontre, qui aurait pu être
agréable, ne l'est pas plus que ce qui a précédé : le
soutien-gorge est renforcé - mon oeil gauche l'affirme -
et la dame a une droite percutante - mon nez saigne.

Que faire ? Lui assurer que c'est un accident psychomoteur, un évitement de caca ? Profiter du contact pour lier connaissance, passer d'un rapport physique à une relation spirituelle, lui dire que je l'aime ? Non : si je parle, avec mon look d'enfer, elle va crier. Je reste muet : j'ai déjà eu assez d'ennuis ce matin. Elle est partie en me laissant son dédain en souvenir, sans se retourner, d'un pas pressé : tip-tap-tip-tap-tip-tap... Que faire ? Mes vêtements sont tachés de sang, il faut que j'empêche mon nez de couler. Une seule solution : lever la tête, comprimer le nez avec un mouchoir et rentrer chez moi les yeux au ciel. Le visage grimaçant tourné vers les cieux, Dieu me pardonne, je ferai fi de ce qui se traîne à terre...

Je n'aurai pas dû quitter le sol des yeux, ni le trottoir des pieds, j'aurai dû me méfier de la circulation proche, de l'avenue très fréquentée : j'ai renversé un vélo. Pauvre cycliste... Quel look d'enfer il a maintenant !

JPM - 16 mars 1997

